

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LETTRÉ D'UN PAYSAN

La lettre qu'on va lire est d'un brave paysan, petit charpentier de son métier, sans autre instruction que celle qui lui est nécessaire pour faire son ouvrage habituel, qu'il fait d'ailleurs excellent. Cet homme, qui combat dans la région de l'Yser depuis plus d'un an, a la mentalité vraiment française, c'est-à-dire le courage, l'opiniâtreté, la volonté, le sang-froid et le sens commun, vertu si rare. Il a écrit à un de mes amis, qu'il considère avec raison comme un bon Français et qui occupe une haute situation dans son canton, la jolie lettre que voici. Je la cite textuellement :

X..., janvier 1916.

Monsieur,

Je suis heureux de pouvoir, comme l'année dernière, à pareille date, vous exprimer mes vœux de bonne année, ainsi qu'à madame et à votre famille. Puisse cette année qui arrive être la dernière de la grande guerre! Mais si, malgré tout, l'ennemi résistait encore, nous aurions à cœur de lui faire voir que la patience est une qualité française qu'il ignorait peut-être. Une chose qui nous a fait bien plaisir aujourd'hui, c'est l'ordre du jour du général Joffre qui avait bien voulu, dans quelques phrases magnifiques, nous souhaiter une bonne année; aussi, les ovations n'ont pas manqué.

Le menu de la journée a été des plus variés et il a fallu que les préposés à la cuisine fassent des prodiges. Vous me permettez de vous le présenter :

*Potage de marmites.**Jambon fumé.**Lapin sauce chasseur.**Beefsteack aux pommes.**Mendiants. — Oranges. — Petits beurre.**Vin rouge 1/2 litre par homme.**Café. — Rhum. — Cigares.**Champagne 1/4 par homme.*

Le local du repas n'était pas des plus luxueux comme vous pouvez vous en douter. Malgré tout, on y mangea bien et de bon appétit. Puis de petits concerts s'improvisèrent, car il y a des chanteurs partout. Comme musique, nous avions la voix grave du canon et, comme attraction, une tournée d'aviateurs.

En somme, bonne journée; si j'avais le bonheur, l'an prochain, de pouvoir vous souhaiter une bonne année dans les mêmes conditions, vous me trouverez toujours avec les mêmes idées, c'est-à-dire la guerre jusqu'à ce que nos ennemis soient réduits complètement à l'impuissance.

Dans l'espoir que cette lettre vous trouvera en bonne santé, recevez, monsieur et madame, mes souhaits de bonne année.

G.

Vous l'avez lu, vous l'avez entendu ce paysan simple et énergique, grave et résolu? Hommes de peu de foi! que craignez-vous après ce témoignage que l'on pourrait trouver à des millions d'exemplaires parmi nos soldats? N'auriez-vous pas honte de parler encore, après cette affirmation de

faire la guerre jusqu'au bout, de nous parler d'une paix quelconque pour en finir au plus tôt?

Cet homme modeste et sage a bien compris les paroles de Gallieni qui appelle un traître celui qui parle de paix hâtive et boiteuse, et ces autres paroles de Joffre : « Pendant que nos ennemis parlent de paix, ne pensons qu'à la guerre et à la victoire! »

Oui, ne pensons qu'à cela. Le pays veut la guerre. Le pays veut ensuite la paix intégrale, la paix victorieuse, la paix décisive, mais après l'écrasement total de nos ennemis. Avec des hommes comme ce brave paysan, qui sont légion dans notre armée, ou plutôt qui sont toute l'armée française, nous vaincrons, nous triompherons, nous reprendrons ce qu'on nous a volé et nous ferons payer cher à nos cruels adversaires les violences, les attentats, les crimes et les horreurs qu'ils ont osé répandre partout, en se déshonorant pour toujours devant le monde entier.

Henri WELSCHINGER,
de l'Institut.

LES MINISTRES FRANÇAIS A LONDRES

M. Aristide Briand, président du conseil, ministre des affaires étrangères, est allé à Londres avec l'amiral Lacaze, ministre de la marine, et M. Marcel Sembat, ministre des travaux publics, pour rendre aux ministres anglais la visite que ceux-ci avaient faite à Paris il y a quelques semaines.

La mission avait pour objet la continuation des conversations inaugurées à Paris afin d'assurer une coordination parfaite dans la poursuite de la guerre. De nombreuses questions navales, militaires, économiques et diplomatiques, d'un intérêt général, ont été prises en considération, outre d'autres questions d'un caractère plus technique.

Des conversations ont eu lieu non seulement entre les ministres des deux cabinets alliés, mais aussi avec les représentants des différents services ministériels plus particulièrement intéressés.

Les décisions que l'on a pu prendre demeurent nécessairement secrètes, mais on peut affirmer que la dernière conférence a fourni l'évidence très claire de la parfaite unité de vue, de détermination et de confiance mutuelle dans la poursuite de la guerre jusqu'au résultat final.

Le roi est revenu de Sandringham à Londres pour recevoir les ministres français et leurs collaborateurs.

M. Harcourt, premier commissaire des travaux publics, a offert un dîner, au nom du gouvernement britannique, aux ministres français et aux membres de la mission; les membres du cabinet, l'ambassadeur de France et le personnel de l'ambassade, les ambassadeurs et ministres des pays alliés y assistaient.

Le président du conseil et les membres de la mission sont rentrés à Paris jeudi à cinq heures du soir.

La Chasse aérienne

Il faut un réel courage au chasseur aérien. Il y a là deux hommes, deux volontés, le pilote et le mitrailleur — parfois le même occupe les deux fonctions. Ils voient l'adversaire armé comme eux, peut-être mieux, prêt à accepter la rencontre; ses coups seront peut-être plus heureux. L'un des combattants doit être précipité dans l'abîme. Qu'importe! L'avion ennemi est là-bas, au-dessus de nos lignes, pour opérer un bombardement, repérer des batteries ou des objectifs: il faut l'empêcher de rentrer chez lui. L'agresseur tente d'abord de couper la route du retour, puis s'élance, manœuvrant pour arriver aux côtés de l'antagoniste. A vingt ou trente mètres, le mitrailleur, qui attend fébrilement le moment d'ouvrir le feu et essuie celui de l'ennemi sans répondre, pour ne pas user inutilement ses munitions, se lève, ajuste et commence le déchirement de sa bande.

Pour éviter la trépidation, le pilote arrête le moteur et plane. Le tireur opère comme à la chasse au canard, sans bouger de place sa mitrailleuse: suivre un appareil est se donner une possibilité de le manquer, alors que, si le tir n'est pas modifié, il arrivera fatalement un instant où l'avion ennemi passera dans son champ. Les balles continuent à siffler aux oreilles du pilote et de son compagnon: celui-ci reste calme, déroule ses bandes, celui-là dirige son appareil, fait des voltes pour gêner l'adversaire et faciliter la tâche de son mitrailleur. Il approche de plus en plus. Touché, enfin touché!

L'ennemi est atteint, parfois après cinquante minutes de combat! Ou bien ce sont les organes essentiels, ou bien c'est le pilote. L'appareil tourne dans le vide et tombe comme une pierre. La mort s'ensuit le plus souvent. On cite cependant un exemple curieux: le pilote d'un biplan allemand ayant été tué au cours d'un duel aérien, l'observateur évita la mort en se précipitant par dessus le cadavre et en actionnant les commandes au moment de l'atterrissage. Il n'y eut pas la moindre casse.

Parfois, le rôle du chasseur ne consiste pas à abattre l'ennemi, mais à se contenter de le mettre en fuite. C'est ainsi que le sous-lieutenant J..., se trouvant aux prises avec dix avions allemands qui venaient bombarder Nancy, les obligea à rebrousser chemin. Il se lança tour à tour sur chacun, et, dès que l'un tournait bride, J... se précipitait sur le suivant. Il aurait pu facilement abattre un ou deux appareils, mais il avait conscience que là n'était point son devoir. Ce qu'il fallait, c'était empêcher que les avions allemands pussent arriver jusqu'à Nancy. Il y réussit seul contre vingt ennemis, dix pilotes et dix bombardiers.

Certains virtuoses comme J... cumulent en effet les fonctions de pilote et de mitrailleur. Tels étaient Roland Garros, Eugène Gilbert et Pégoud. C'est à Garros qu'est due l'invention d'un dispositif permettant de tirer dans l'hélice sans craindre de la briser.

Et ces rois de l'air réussissent à mitrailler tout en se servant des genoux pour actionner la direction. Ainsi, avant d'être capturé, Garros abattit trois avions en dix-huit jours.

Que de drames angoissants nous fournirent les duels aériens, lorsqu'on écrira une histoire de la guerre! Le sergent Eugène Gilbert, blessé au coude, rentre avec un longeron et une commande de profondeur coupés. On retrouve vingt-six balles dans son appareil: ailes, fuselage, roues, train d'atterrissage, tout avait été touché, sauf, par miracle, le réservoir et la place du pilote. Le même sergent Gilbert voit un autre jour l'un de ses adversaires se lever dans son appareil, les bras étendus, comme pour demander grâce, tandis que les flammes envahissent l'avion qui s'abat comme une véritable torche.

L'adjudant G... voit sa mitrailleuse s'enrayer dès le premier coup. Il est seul à bord, reste à son poste, sans décliner la lutte et, tandis que l'autre tire sur lui sans relâche, il vire, cabre, pique, se renverse sur l'aile. Pendant ce temps, il démonte son arme, se servant de ses ongles en guise de tourne-vis, répare et remonte les pièces. Il est toujours près de l'allemand, se prépare à l'attaquer. Nouvel enrayer.

Une seconde fois, il opère le démontage de sa mitrailleuse, la revise, sous la pluie des balles qui le cherchent, et n'est pas plus heureux. Finalement, l'ennemi, ayant épuisé ses munitions, s'enfuit vers ses lignes. G... redescend alors, les ongles arrachés, les mains ensanglantées.

L'adjudant M..., pilote, reçoit au début d'un engagement une balle dans l'épaule et, stoïque, continue le combat, permettant à son mitrailleur d'abattre l'adversaire.

Le capitaine R..., atteint un avion allemand qui pique, tourne et s'effondre dans l'abîme, projetant dans le vide au cours de la descente le passager qu'on retrouve, plusieurs jours après, à 1.800 mètres de l'endroit où s'est abattu l'appareil.

Le sergent Carrier, breveté récemment, en moins de huit jours, abat deux avions allemands, l'un avec un monoplace, l'autre avec un biplace, au début d'octobre.

Enfin, le caporal P... le 10 octobre, est atteint de trois balles dans la cheville et la cuisse, et parvient, en dépit de ses blessures, à ramener son appareil à son port d'attache.

Jacques MORTANE.

Le Retour des Otages

Le train qui ramenait les dix otages français, remis par l'Allemagne en échange de dix otages allemands, est arrivé lundi en gare de Lyon, vers six heures un quart. M. Maivy, ministre de l'intérieur, accompagné de M. Jules Guesde, ministre d'Etat, leur a souhaité la bienvenue au nom du Gouvernement. M. Antonin Dubost, président du Sénat, était présent. M. Gay, vice-président du conseil municipal, a salué nos compatriotes, « martyrs du devoir », au nom de Paris « qui se souvient ».

C'est le 17 février 1915 que nos compatriotes avaient été envoyés en captivité. Ils avaient été d'abord enfermés dans une casemate sans air et sans lumière à Hirson. Trois mois après, ils avaient été emmenés à Rastatt, duché de Bade, où ils restèrent six mois; puis ils furent transférés à Cello, dans le Hanovre, où était détenu M. Max, le courageux et héroïque bourgmestre de Bruxelles, et le 1er janvier 1916, quand il fut paré de leur rapatriement, ils furent envoyés à Singen, dans le duché de Bade.

M. Tréport, préfet du Nord, avait été arrêté le 31 octobre 1914, puis relâché. Vers la mi-février, ayant refusé de grouper les communes envahies du département du Nord, de façon à faire payer les contributions imposées à toutes par celles qui se trouvaient en mesure de verser une somme quelconque, il fut de nouveau arrêté et pris comme otage.

M. Tréport s'est plaint des mauvais traitements que lui et ses compagnons durent subir.

Leur résistance physique et morale fut soumise à une dure épreuve. Moins favorisés, un grand nombre de nos compatriotes ont déjà succombé aux privations et aux souffrances qu'ils ont endurées dans les geôles allemandes. C'est le cas de M. Ernest Maillet, vétérinaire municipal de la ville de Laon, qui se trouvait dans le dernier convoi de rapatriés. Il avait terriblement souffert dans sa captivité et il est rentré en France tout juste pour y rendre le dernier soupir.

Les dix otages ont été reçus vendredi par le Président de la République.

Faits de guerre

DU 18 AU 21 JANVIER

Des actions intermittentes d'artillerie se sont produites sur tout le front.

En Artois.

Dans la nuit du 20 au 21 janvier, nous avons fait exploser avec succès une mine sous une tranchée allemande vers la cote 119 (sud de Thélus).

Entre Somme et Oise.

Dans le secteur de Lihons, un blockhaus ennemi a été détruit par notre tir. Près de la gare de Chaumes, nous avons bombardé des établissements occupés par l'ennemi; nos projectiles ont allumé un incendie suivi de plusieurs explosions.

Sur le front de l'Aisne.

Dans la région de Moulin-sous-Touvent, nos batteries ont bouleversé les tranchées allemandes.

Quelques contacts de patrouilles se sont produits dans la région de Puissele au cours de la nuit du 19 au 20 janvier.

Dans la région d'Ailles, à l'ouest de Craonne, et aux environs de la ferme du Choléra, le tir de nos batteries et de nos canons de tranchée a causé des dégâts sérieux aux ouvrages de l'ennemi.

Dans la journée du 20 janvier, une colonne en marche sur la route de Corbény a été prise sous notre feu et dispersée.

Champagne et Argonne.

Dans la nuit du 19 au 20 janvier, notre artillerie a dispersé un convoi de ravitaillement en marche sur la route de Ville-sur-Tourbe à Vouziers.

En Argonne, dans la journée du 19, nous avons canonné des troupes en mouvement dans la région au nord des Courtes-Chausses.

En Lorraine.

Dans la journée du 19 janvier, un tir exécuté sur un groupe de maisons occupées par l'ennemi près d'Alincourt, à l'ouest de Château-Salins, a donné les meilleurs résultats.

Dans les Vosges.

Dans la journée du 18 janvier, près de Metzeral, le tir des canons a fortement endommagé une batterie ennemie.

FRONT RUSSE

Sur le front de Riga-Dvinsk on signale des vols fréquents d'aviateurs allemands.

Au sud-ouest de Friedrichstadt, près de Samen, les Allemands ont lancé des gaz asphyxiants.

L'artillerie russe a bombardé avec succès, dans la région de Dvinsk, une colonne ennemie qui s'approchait de Schlossberg.

En Galicie, sur la Strypa moyenne, quelques tentatives ennemies ont été facilement repoussées.

Au nord-est de Czernowitz, nos alliés ont enlevé un secteur de la position ennemie.

Dans le but de reprendre ce secteur, l'adversaire a prononcé cinq contre-attaques qui, toutes, ont été repoussées avec de lourdes pertes pour lui.

L'armée du Caucase a remporté, dans la direction d'Erzeroum, un gros succès. Elle a enlevé la place de Koprikou, où elle a capturé des canons et des munitions et fait de nombreux prisonniers. L'ennemi s'est retiré en

essuyant des pertes considérables. Les troupes russes poursuivent les Turcs en déroute.

Le Tsar a adressé ses félicitations à l'armée du Caucase pour ce brillant exploit.

FRONT ITALIEN

La contre-offensive entreprise par les Italiens dans la région de Gorizia a obtenu un plein succès. Nos alliés ont reconquis les derniers éléments de tranchées que les Autrichiens avaient pu occuper au nord d'Oslavia. La ligne primitive est ainsi complètement rétablie.

Dans la vallée de la Chiese, duel d'artillerie. Dans le secteur de Tolmino, un détachement ennemi a essayé de prendre l'offensive. Mais il a été facilement repoussé.

Au col de Sforzellina, à 3.000 mètres d'altitude, les skieurs italiens ont accompli un véritable exploit. Malgré les glaces et les neiges amoncelées, ils ont pu atteindre deux blockhaus autrichiens qu'ils ont fait sauter à l'aide de mines.

EN MÉSOPOTAMIE

Après leur brillante action de Chaikh-Saïd, les colonnes du général Kambell et du général Aymer ont poussé rapidement le long du Tigre pour se porter au secours du général Townshend, toujours bloqué à Kout-el-Amara.

Malgré la fatigue, les mauvais temps et l'écrasante supériorité numérique des Turcs, elles se sont emparées de la vallée qui descend des montagnes persanes du Pouchti-Koub, vers le Tigre, et à l'angle de laquelle l'ennemi s'était retranché. Prise et reprise plusieurs fois, cette vallée (Wadi) reste définitivement entre les mains des troupes anglo-indiennes. De ce point le Tigre oblique franchement de l'est à l'ouest jusqu'à la ville de Kout-el-Amara.

La colonne du général Aymer a atteint quelques jours plus tard une position proche d'Essian, et se trouve, par conséquent, à moins de 12 kilomètres de Kout-el-Amara.

En attendant l'arrivée des secours, la garnison bloquée est loin d'être à bout de forces. Elle a fait plusieurs sorties qui, tout en tenant les Turcs en respect, leur ont fait éprouver des pertes très sérieuses.

Le général Nixon est rentré en Angleterre. C'est le général Lake qui est maintenant à la tête des troupes.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit du 18 au 19, deux appareils allemands ayant jeté quatre bombes sur Nancy, une de nos escadrilles a aussitôt pris l'air et a bombardé les gares de Metz et d'Arnaville.

Vingt-deux obus ont été lancés sur les bâtiments, qui ont subi des dégâts.

Un avion ennemi a lancé sur les faubourgs de Lunéville trois bombes qui n'ont causé aucun dégât.

Un autre appareil ennemi a dû atterrir près de Plein.

Les deux officiers qui le montaient ont été faits prisonniers près d'Ogeville (sud-est de Lunéville).

Seize avions britanniques ont causé de grands dégâts à l'entrepôt d'approvisionnement allemand du Sars, au nord-est d'Albert. Pendant la journée du 19, il y a eu dix-neuf combats aériens au cours desquels les Anglais ont perdu deux avions. Dans cinq de ces combats, les appareils allemands ont été contraints de descendre.

Le lendemain, au cours de quatorze combats aériens, les Anglais ont contraint deux avions ennemis à descendre dans les lignes allemandes. Les Anglais ont perdu un avion.

Un avion ennemi a paru sur Udine, en Italie. Il a lancé deux bombes, qui sont tombées aux environs de la ville, sans faire de victime ni de dommages.

SUR MER

En mer Noire, le 17 janvier, les torpilleurs russes ont exécuté un raid sur le littoral oriental de l'Anatolie et ont détruit 163 volliers, dont 73 chargés de denrées; 31 hommes ont été faits prisonniers; le reste s'est enfui à la côte à l'approche des torpilleurs.

Un sous-marin anglais s'est échoué au large de la côte de Hollande.

Une partie de l'équipage a été recueillie par un contre-torpilleur anglais; le restant par un bâtiment de guerre hollandais, qui l'a dirigé sur l'intérieur.

Il n'y a eu aucune perte de vie humaine.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Contre l'alcoolisme. — M. Ribot, ministre des finances, a reçu cette semaine une délégation de la ligue française de l'enseignement et de la ligue nationale contre l'alcoolisme, représentées: la première, par M^{me} Jules Ferry, MM. Adolphe Carnot, Ferdinand Buisson, Etienne Jacquin, Clotilde Demombynes et Léon Robelin; la seconde, par MM. le professeur Debève, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine; Bergeron, Chailley, Raphaël-Georges Lévy, Mamy et Giémann.

Cette délégation, présentée par M. Schmidt, député des Vosges, président du groupe antialcoolique de la Chambre, a remis au ministre les premières adhésions recueillies par la ligue française de l'enseignement auprès de ses sociétés adhérentes et qui atteignent exactement 1.550.763 signatures en faveur des mesures proposées par le Gouvernement contre l'alcoolisme.

M. Ribot a vivement remercié la délégation du précieux appui que lui apporte la campagne d'opinion publique engagée simultanément par la ligue nationale contre l'alcoolisme et par la ligue française de l'enseignement.

La fête des dames. — La ville de Bruxelles consacre un jour par an à la « fête des dames ». Ce jour-là, qui est le 19 janvier, les cloches de Sainte-Gudule et de Saint-Michel sonnent en l'honneur des dames.

L'origine de cette fête est touchante. Il était une fois un prince qui assiégeait Bruxelles, accorda aux femmes la permission de quitter la ville en emportant ce qu'elles avaient de plus précieux. S'étant concertées sur les trésors qu'elles devaient sauver, elles décidèrent de prendre leurs maris et de sortir de la ville en les portant sur leurs épaules.

Le prince trouva ce trait si spirituel qu'il rendit la liberté aux habitants et leva le siège.

Les faux Américains. — L'esprit séparatiste et antiaméricain, pour tout dire l'esprit boche des Allemands des Etats-Unis vient de se révéler plus violemment que jamais dans le récent congrès des Allemands des Etats-Unis.

Un certain professeur Kuhnemann, parfait interprète de l'assemblée, n'a pas craint de dire:

« Dans le grand conflit qui se coule actuellement le monde entier, nous nous sentons de nouveau unis et unis avec nos frères de l'Europe. Nous avons même le droit de considérer les Allemands de l'Europe comme nos frères. Mais on dit que nous devons à l'Amérique notre vie et notre prospérité. C'est le contraire qui est vrai: c'est l'Amérique qui nous doit, à nous, sa vie et sa prospérité. Ce n'est que grâce à nous (1) que ce pays est maintenant riche, puissant et florissant. Voilà pourquoi nous devons être fidèles à l'Allemagne. Cette fidélité à l'Allemagne est la meilleure preuve de fidélité à l'égard de l'Amérique. Le meilleur Allemand est aussi le meilleur Américain. »

Ces énormités, de la meilleure Kultur pangermanique, ont été vigoureusement applaudies. Les vrais Américains feront bien de les méditer.

Ancone. — Encore des bombes sur une ville italienne: c'est Ancone, cette fois, qui a été touchée.

Ancone, chef-lieu de province des Marches, sur l'Adriatique — en face de la côte dalmate — est un des meilleurs ports d'Italie. Il est formé par un bras très marqué du rivage qui, à cet endroit, brise sa longue ligne oblique et pointe vers le nord. C'est une ville de 30.000 habitants environ, qui s'étale dans un site charmant, entre deux collines, le monte Asagno et le monte Guasco.

Ancone doit sa fondation à des Grecs doriques venus de Syracuse. Son nom viendrait ainsi du mot grec *agkon*, qui signifie coude. Elle a été plusieurs fois détruite durant l'ère chrétienne, mais elle s'est toujours relevée et développée. Ancone, qui s'est rendue aux Français en 1796 et en 1803, a appartenu au Pape de 1815 à 1860. On y voit un arc de triomphe en marbre, qui fut érigé, sur le quai, à l'empereur Trajan, pour le remercier de l'agrandissement du môle, et un autre arc, construit sous le pape Clément XII (1730-1740). La cathédrale Saint-Cyriaque couronne le mont Guasco. L'église Saint-Dominique renferme un beau Titien, la Vierge sur les nues.

Le grenadier Magnachot

Certain jour de septembre 1804, l'empereur et l'impératrice, accompagnés de l'aide de camp Rapp, firent une promenade en voiture aux environs de Saint-Cloud. Napoléon était d'assez méchante humeur.

Pendant la première demi-heure de la promenade, l'empereur ne desserra pas les lèvres. Mais comme la voiture revenait vers le château, il commença de causer galement. Tout en parlant, il s'amusa à tirer les oreilles et la queue du petit chien que Joséphine avait sur ses genoux. Le chien jappa désespérément. En vain, Joséphine pria l'empereur de cesser le jeu, il continua de plus belle. L'impératrice dit soudain:

— Au lieu de tourmenter cette malheureuse bête, tu ferais mieux de veiller à tes affaires! Regarde, voilà une de tes casernes qui est à vendre.

On montait la route de Saint-Cloud, qui longeait la caserne de la garde. L'empereur jeta les yeux de ce côté. Au haut d'une fenêtre du rez-de-chaussée était attachée une grande pancarte à peu près semblable aux écriteaux des locaux à louer. Napoléon feignit de n'avoir rien vu et se remit à taquiner le chien; mais, arrivé dans la cour du château, il dit tout bas à Rapp de s'informer de ce que signifiait cet écriteau. Peu d'instants après, le général lui fit son rapport:

— Sire, il s'agit d'un grenadier qui va passer en conseil de guerre pour avoir, étant ivre, insulté un de ses supérieurs. Il a réussi, on ne sait comment, à placer à la fenêtre de la prison cette pancarte, qui porte le mot: « Grâce! » Il espérait ainsi attirer l'attention de Votre Majesté si Elle passait devant la caserne. L'ordre est donné d'enlever la pancarte.

— Qu'on m'amène cet homme, demain à la parade.

Le lendemain, l'empereur, selon sa coutume, assista à la parade. A quelques pas, à la gauche de la compagnie de garde montante, quatre grenadiers, baïonnette au canon, entouraient un soldat en petite tenue et sans armes. Il avait deux décorations: une longue balafrure sur le visage et la Légion d'honneur sur la poitrine. A la vue du grenadier, Napoléon fronça les sourcils et interrogea le chef de bataillon Pourailly, qui commandait la parade.

— Sire, c'est le grenadier contre lequel a été établie une plainte en conseil de guerre, et que Votre Majesté a demandé à voir.

L'empereur marcha droit au prisonnier. Le malheureux était tout tremblant. Il tenait la tête baissée, les yeux rivés à terre; de grosses larmes roulaient sur ses moustaches.

— Comment! toi, un vieux soldat décoré, tu te conduis comme un conscrit! tu te grises! et tu as le vin mauvais, tu insultes un de tes chefs! Te voilà dans de beaux draps!... Est-ce que cela t'arrive souvent de te griser?

— Non, Sire, dit le chef de bataillon. C'est la première fois depuis qu'il est dans la garde. C'est un bon soldat.

L'empereur reprit:

— Où as-tu gagné la décoration?

— Je ne sais pas, balbutia le grenadier.

— Il avait eu un fusil d'honneur pour sa conduite à la bataille d'Arcole, expliqua Pourailly.

— C'est vrai, mon empereur, dit le soldat qui, en voyant s'éclaircir le visage de Napoléon, avait recouvré la parole. J'étais sur le pont, tout près de vous, avec mon camarade Toïnon, un fameux rageur. Vous devez vous en souvenir?

— Oui, oui, dit l'empereur en riant malgré lui, un grand blond.
— Pardonnez-moi, mon empereur, répliqua le soldat, qui n'était pas bon courtisan : il était noir comme une taupe.
— Assez ! interrompit l'empereur, reprenant son air sévère. Je suis fâché qu'un brave d'Airco passe en conseil de guerre. Mais tant pis pour toi ! Il ne fallait pas te griser... Si encore j'étais sûr que tu fusses bon camarade...
Et, s'adressant aux grenadiers :
— Est-il bon camarade ?
— Oui ! oui ! crièrent d'une seule voix les soldats.

— Mes grenadiers me demandent ta grâce. Je la leur accorde, mais pas en entier. Tu auras huit jours de prison. Et ne te grise plus... A propos, comment t'appelles-tu ?
— Magnachot (Jean-Pierre-Népomucène), répondit le soldat, qui était tombé à genoux. Ah ! mon empereur, je vous jure de ne plus boire que de l'eau !

Le grenadier Magnachot ne se grisa plus et vit beaucoup de pays. Il entra avec Napoléon à Berlin, à Madrid, à Vienne, à Moscou. Grièvement blessé à la bataille de Bautzen, il guérit à temps pour se retrouver dans le rang pendant la campagne de France. Au mois d'avril 1814, il fut un des cinq cents grognards qui accompagnèrent à l'île d'Elbe l'empereur déchu.

Le soir funèbre du 18 juin 1815, Jean-Pierre-Népomucène Magnachot fut tué d'un coup de lance au ventre, dans le dernier carré de la vieille garde.

HENRY HOUSSAYE.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE aux soldats en campagne.

CONTRE LES GAZ ASPHYXIANTS

Les gaz employés par les Allemands, soit sous forme de nuage, soit dans les obus, ne sont pas dangereux si on utilise convenablement les appareils qui doivent protéger les yeux, le nez, la bouche. Avec de l'énergie et de la volonté, on peut et on doit résister à leurs effets. Le nuage peut avancer rapidement ; avant son arrivée, ses effets peuvent se faire sentir. C'est pourquoi il faut appliquer l'appareil immédiatement.

On ne doit jamais laisser au cantonnement l'appareil de protection ; il faut l'avoir sur soi et non dans un vêtement que l'on enlève.

On s'exercera de temps en temps à l'ajuster vite et bien sur le visage ; on vérifiera régulièrement son bon état.

Il faut savoir surmonter la première impression désagréable occasionnée par le port de l'appareil de protection ; bien mis en place, il assure une défense complète contre les effets des gaz.

Muni de l'appareil de protection, il faut éviter de courir, de faire des efforts violents qui augmentent la gêne respiratoire et peuvent rendre l'appareil de protection insupportable. Il ne faut pas se diriger dans le même sens que le nuage : en restant sur place, on en sort plus vite. On ne doit jamais mouiller les masques.

Le nuage peut échapper à l'observation des guetteurs lorsqu'il fait du brouillard. C'est surtout par un temps brumeux, ou la nuit, que l'attaque par le gaz est possible.

Plus lourd que l'air, le gaz a une tendance à se maintenir dans les dépressions, les couloirs, les vallées, les tranchées et abris souterrains. Ces veines, ces poches de gaz persistent parfois pendant longtemps, surtout dans les tranchées et les abris, alors que l'atmosphère environnante est redevenue normale ; d'où la nécessité :

1° De protéger les tranchées par des panneaux, et les abris, les postes de commandement et les casemates par des toiles ou des couvertures mouillées ;

2° De ventiler les tranchées, abris et valonnements, en y allumant du feu (brindilles arrosées d'essence et de pétrole).

3° De ne pas se réfugier dans les tranchées ou abris non protégés ;

4° De ne pas garder l'appareil de protection après le passage du nuage.

CORFOU

L'île de Corfou — position stratégique de premier ordre, le Malte de l'Adriatique — située au large des côtes de l'Épire, a eu, depuis un siècle, les plus singulières vicissitudes politiques.

Seule parmi toutes les dépendances naturelles de la péninsule des Balkans, Corfou avait eu le bonheur de repousser tous les assauts des Mahométans et de rester terre européenne, grâce à la protection de la république de Venise. Lorsque celle-ci fut livrée à l'Autriche par Bonaparte, en 1797, Corfou et les îles Ioniennes furent occupées par les Français.

Cette première occupation ne dura que deux ans ; néanmoins, elle fut féconde en travaux scientifiques. C'est à des officiers de la division française du Levant que sont dus les premiers mémoires géographiques exacts sur l'archipel ionien.

De 1800 à 1807, l'archipel devint indépendant sous le protectorat de la Russie. Restituée à Napoléon par le traité de Tilsitt, Corfou resta française jusqu'en 1814. Pendant six ans, la garnison, étroitement bloquée, résista vigoureusement à toutes les attaques. La défense de Corfou par le général Donzelot restera une des pages les plus glorieuses de notre histoire militaire. A partir de 1815, l'archipel ionien passa sous le protectorat de l'Angleterre ; en 1864, l'Angleterre abandonna, sous certaines conditions, ces îles au royaume de Grèce dont elles forment une des parties les plus riches et les plus peuplées.

De toutes les îles Ioniennes, Corfou est la seule qui ait une petite rivière, le Messonghi, dont les eaux ne se dessèchent, même en été. La végétation de l'île est fort riche ; les oranges, les citronniers, s'étendent autour de la ville en odorants bosquets ; la vigne, les oliviers, le blé, y poussent merveilleusement. Dès avril, grâce aux pluies diluviennes de l'hiver et du printemps, la flore respire, dans tout l'éclat d'une exubérance nouvelle. Pour quelques mois, Corfou devient un paradis terrestre.

Au delà de la lagune de Kalichipoulo, on aperçoit perché sur une colline, l'Achilleion, l'ancienne villa de l'impératrice d'Autriche, aujourd'hui la propriété du Kaiser.

L'« ACHILLEION »

Le palais est bâti dans la montagne même. Sa façade, tournée vers la grande route qui de Corfou, par Gasturi, descend à Benizze et au rivage, présente trois étages. Le premier fait un portique en saillie, il soutient sur d'énormes colonnes une large véranda, et comme le second et le troisième étages sont bâtis en retrait, il y a place pour deux loggias à droite et à gauche de cette véranda centrale, dite « des Centaures ». Les élégantes colonnes jumelles des loggias soutiennent elles-mêmes, au troisième étage, des balcons.

L'autre façade, tournée vers l'intérieur de l'île, se compose d'un seul étage qui donne sur une terrasse plantée d'arbres séculaires. Sa longue véranda prend vue sur Gasturi et sur Aji-Deka. Un Hermès ailé semble prêt à s'envoler de l'extrême bord de la balustrade par-dessus le bois d'oliviers.

Pour apprécier cette construction, il faut la mettre dans cette splendeur du paysage, de la chaleur, de la lumière, des parfums, des nerfs hyperesthésiés et des grands souvenirs homériques. Mais, dans un tel pays, l'impénétrable source des plaisirs, ce sont les jardins. Un escalier orné de Vénus, d'Artémis et de beaux adolescents, conduit des parterres du bas aux terrasses plantées du haut.

Un péristyle, tout en marbre, borde l'édifice qui s'ouvre sur la terrasse. La longue suite des colonnes en rectangle qui portent le toit sont teintes, à leur partie inférieure, de cinabre ; leurs chapiteaux sont richement dorés et peints en bleu et rouge ; leurs corps blancs se détachent merveilleusement sur le mur pompéien du fond où de grandes fresques évoquent tout l'Hellénisme fabuleux. Du côté de la mer, à l'extrémité nord du péristyle, on voit une figure éblouissante de blancheur : c'est la Péri, la fée de la lumière, qui, sur une aile de cygne, glisse au-dessus de l'onde et

sur son sein presse l'enfant endormi. Devant chaque colonne du péristyle se tiennent des muses, de grandeur naturelle, et à leur tête, Apollon Musagète...

Après des parterres de roses et d'hyacinthes, à une extrémité du jardin d'où la montagne glisse à la mer, sous des vagues de feuillage, on atteint un banc de marbre hémicirculaire, comme on en voit à Athènes au théâtre de Dionysos et tel qu'Alma Tadema les peint. Des taillis de lauriers l'entourent... Plus haut encore, les montagnes violettes de l'Albanie se fondent dans la buée du soleil...

Il y a trois de ces terrasses-jardins. La troisième se nomme la « terrasse d'Achille », parce que ses nombreuses allées couvertes de plantes grimpantes rayonnent autour de la statue d'Achille mourant.

Si nous prenions la liberté — mais il faut laisser quelque mystère — de parcourir l'intérieur du palais, nous verrions dans le grand escalier une colossale peinture décorative, le Triomphe d'Achille, Achille traînant autour des murs de Troie le cadavre d'Hector.

MAURICE BARRÈS.

Petit théâtre de la guerre.

PRAF' PULGARE !

La scène se passe à Sofia — à la direction de la police — entre un Bulgare qui revient du front et deux policiers. Tous trois parlent bulgare, mais les policiers le parlent mal, avec un fort accent tudesque.

LE BULGARE. — Je viens pour une réclamation.

LES POLICIERS. — Pien.
LE BULGARE. — Tout à l'heure, dans une boulangerie de la ville, on m'a refusé du pain, sous prétexte qu'il était réservé aux soldats allemands.

LES POLICIERS. — Il est vrai.
LE BULGARE. — Il était frais, en effet.
LES POLICIERS. — Non, nous tisons : c'est vrai, le pain est réservé aux soldats allemands... La fiande aussi.

LE BULGARE. — Ah ça, il n'y en a donc plus que pour les Allemands, ici ?

LES POLICIERS. — Foui, praf' Pulgare, praf' allié.

LE BULGARE. — C'est un peu fort !... Je veux parler à un Bulgare. Menez-moi chez votre directeur.

LES POLICIERS, riant largement. — Il est aussi allemand !

LE BULGARE. — C'est bien... Je vais aller à la caserne la plus proche en référer au colonel.

LES POLICIERS, riant plus fort. — C'est un golonel allemand !

LE BULGARE. — Alors j'irai chez le gouverneur !

LES POLICIERS, pouffant. — C'est un kouverneur allemand !

LE BULGARE. — Eh bien, s'il le faut, j'irai jusqu'à notre Tsar !

LES POLICIERS, se pâmant. — C'est le plus allemand de tous !

LE BULGARE, hors de lui. — Sacrée engeance ! Maudits sales Boches !

LES POLICIERS. — Halte ! vous devez respecter les Allemands. On va vous donner la schlague et puis on vous emmènera en prison. (Deux soldats boches s'emparent de lui, le rossent et le conduisent en prison.)

LES POLICIERS, se tenant les côtes. — Praf' Pulgare ! praf' allié !

C. F.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

FRANCE ET SERBIE

Une lettre de M. Raymond Poincaré

Nous avons annoncé la remise de la Croix de guerre au roi Pierre de Serbie et au prince héritier. Voici la lettre du Président de la République qui accompagnait l'envoi de ces distinctions :

Je saisis avec empressement l'occasion que m'offre le départ de M. le général Piarron de Mondésir, qui se rend au grand quartier général de l'armée royale, pour le charger d'apporter la Croix de guerre à Votre Majesté en témoignage de l'admiration que ses hautes vertus militaires ont inspirée à l'armée française.

Je prie Votre Majesté de vouloir bien remettre de ma part cette même Croix de guerre à Son Altesse Royale le prince Alexandre, qui a défendu le sol natal contre trois adversaires très supérieurs en nombre, forçant l'ennemi lui-même à rendre hommage à l'héroïsme de l'armée serbe, de son commandant en chef et du souverain.

Le général de Mondésir est également porteur de décorations et médailles militaires que je demanderai à Votre Majesté de conférer en mon nom à quelques-uns des officiers et des soldats les plus méritants de son armée.

Ces distinctions honorifiques seront un faible témoignage des sentiments que la France nourrit envers la nation serbe et des vœux confiants qu'elle forme pour le succès final de ses armes.

Veuillez agréer, Sire, l'assurance de mes sentiments de haute estime et de constante amitié.

RAYMOND POINCARÉ.

AU PARLEMENT

Sénat. — A l'occasion de la rentrée de M. Noël, retour d'Allemagne, le président, M. Antonin Dubost, a prononcé l'allocution suivante :

Permettez-moi de saluer au nom du Sénat le retour parmi nous de notre collègue et ami, M. Noël. (Bravos et applaudissements.) Il a noblement subi les souffrances morales et physiques d'une longue captivité, mais il souffrait pour la patrie ; aussi ces souffrances seront-elles vite oubliées, puisque ses compagnons et lui reviennent la France qui les accueille et leur ouvre ses bras. (Nouveaux applaudissements.)

Que sa présence ici soit désormais une leçon vivante d'espoir, de confiance et d'énergie. (Vive approbation.)

En même temps, envoyons un souvenir à ceux de nos collègues de qui nous sommes encore séparés. (Très bien ! très bien !)

Ils nous reviendront et, en attendant, leur souvenir sera un des plus puissants stimulants de notre union et de notre action !

De vifs applaudissements ont accueilli ces paroles.

Chambre des députés. — La discussion sur diverses propositions de loi concernant la question des loyers a commencé jeudi devant la Chambre.

MM. Bender, Lairolle et Marcel Cachin ont pris successivement la parole. De nombreux orateurs doivent participer au débat qui sera repris dans une prochaine séance.

La Chambre a abordé vendredi l'examen du projet de loi sur la presse. Ont pris la parole : MM. Paul Meunier, Jules Roche, Louis Andrieux, Briand, Emile Constant. La suite du débat est renvoyée à mardi.

PAROLES FRANÇAISES

Les soldats de la division Friant boudaient au feu. Leur général, furieux, se lance au milieu d'eux, et leur crie :

— La mort vous fait donc peur, mes enfants ? Est-ce pour conserver les six sous que vous gagnez par jour ? Regardez-moi, j'ai 50,000 livres de rente !

Pièces à dire.

BALLADE AUX BOCHES

Fièvre du chic qu'a son kaiser,
Aussi bien en foncé qu'en clair,
Après la Marne, après l'Yser,
L'Allemagne d'orgueil tressaille,
En voyant qu'à chaque bataille
Il trouve une veste à sa taille,
De longueur inégale aux bras,
Et crie en poussant trois hurrahs :
« Kolossal ! tous ses stratagèmes
Ont d'identiques résultats,
Bien qu'ils ne soient jamais les mêmes. »

Un de leurs chimistes n'eut qu'à
Murmurer en boche : « Eureka »,
Pour découvrir le pain K. K.
Mais ce pain vraiment méphitique
Plonge dans un rêve extatique
Le Berlinois qui le mastique,
Car le goinfre teuton, surpris
De son goût sui generis,
Se demande, sombre problème !
En mangeant son petit pain gris,
Si ce n'est pas toujours le même.

Pour sauver l'enthousiasme à
Hambourg, qu'il sait dans le coma,
Wolff vient d'ouvrir un cinéma.
Chaque jour son film représente
Une file très imposante
De prisonniers... au moins soixante ;
Mais comme il n'a qu'un figurant,
Il l'oblige, quand on le prend,
A changer son nom de baptême,
Afin qu'en somme, sur l'écran,
On ne voie pas toujours le même.

GEORGES MAITRE,
Sergent fourrier, au front.

BRUXELLES RÉSISTE

La ville de Bruxelles ayant protesté contre la prétention des Allemands, qui veulent loger des soldats dans les maisons des Belges réfugiés en France et en Angleterre, le général von Bissing a répondu qu'il prenait cette mesure en raison de l'attitude hostile de la population de la capitale :

Non seulement, dit-il, on distribue et on achète continuellement dans la ville des écrits injurieux contre l'administration allemande, et cela sous les yeux de la police de la ville, non seulement des officiers allemands ont été insultés en pleine rue, mais souvent la population bruxelloise en est arrivée à prêter au service de renseignements ennemi une aide active, en lui fournissant des renseignements sur la situation militaire en ville, par exemple sur l'occupation temporaire des hangars d'aéroplanes, et elle a ainsi rendu possibles des actes hostiles contre la garnison allemande établie dans ses murs. Il est regrettable que même des employés communaux n'aient pas eu honte de participer à ces actes hostiles et d'y prêter aide comme agents de l'espionnage ou comme détenteurs d'explosifs.

Félicitons les Bruxellois de l'hommage que le gouverneur allemand — la stupidité incarnée ! — rend ainsi, sans le vouloir, à leur énergique patriotisme.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le Montenegro continue la résistance.

On sait qu'après la prise du mont Lovcan et l'occupation de Cetigne par l'armée austro-hongroise le gouvernement monténégrin demanda un armistice et l'ouverture de négociations de paix.

Le gouvernement autrichien exigea, avant tous pourparlers, la reddition sans conditions de l'armée monténégrine. Le roi Nicolas, dont la petite armée était épuisée par une lutte de dix-sept mois contre des forces infiniment supérieures en nombre, avait cédé. Mais les conditions imposées par le gouvernement autrichien étaient si humiliantes qu'il a rompu les négociations.

Les conditions imposées comportaient la livraison de toutes les armes à feu, même celles que les Monténégrins ont reçues en héritage et portent sur eux ; les Monténégrins devaient déposer littéralement leurs armes sur le sol. Leur territoire serait fouillé en totalité. Les hommes en état de porter les armes seraient internés. La capitulation devait comporter la reddition de tous les bourgs et villes et de toutes les voies de transport.

Devant ces exigences humiliantes, le roi Nicolas a refusé de consentir au désarmement de son armée, qui continue la lutte à outrance.

Le roi Nicolas a conduit la reine et les princesses royales à Saint-Jean-de-Medua, où elles se sont embarquées avec le président du conseil, M. Lazare Miorchevitch, pour Brindisi, d'où elles se sont rendues à Lyon.

Le roi est retourné parmi ses troupes avec ses deux fils pour organiser la dernière résistance et faciliter, le cas échéant, la retraite de sa vaillante armée.

Il exprime l'espoir que les alliés lui prêteront éventuellement une assistance efficace pour les opérations d'évacuation, comme ils l'ont fait pour l'armée serbe.

Le président du conseil du Montenegro a attendu à Brindisi le corps diplomatique, avec lequel il se rendra à Lyon.

Débats tumultueux au Reichstag.

Avant de s'ajourner au 15 mars, le Reichstag a tenu une série de séances tumultueuses. Des orateurs de tous les partis ont protesté contre le fait que les comptes rendus du Reichstag sont mutilés par la censure et dénoncé dans cette falsification une violation de la Constitution.

M. Tittmann a déclaré : « Si la censure n'existait pas, le peuple allemand aurait déjà crié qu'il veut la paix. »

M. Fischbeck, s'écrie : « On voit maintenant tout le mal que le militarisme a fait à l'Allemagne, mais le militarisme est devenu trop puissant. La situation est triste, et l'on ne saurait la modifier en abolissant simplement l'état de siège. »

M. Strossemann proteste contre « le truquage des comptes rendus parlementaires ». « Nos ennemis savent de façon certaine que nous avons des difficultés économiques. On croit pouvoir leur cacher la vérité, mais la vérité éclate à leurs yeux, en raison des mesures que le gouvernement est forcé de prendre. »

L'affaire des colonels suisses.

Le conseil fédéral suisse a pris une première décision au sujet des colonels d'état-major Egli et de Wattenwyl, qui communiquèrent aux attachés militaires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie des renseignements qu'ils possédaient en raison de leurs fonctions.

L'enquête ouverte par le conseil fédéral et le commandement de l'armée suisse permet, dit une note officielle, « d'exclure d'ores et déjà que les faits imputés aux officiers suisses mentionnés revêtent le caractère de haute trahison. Il s'agit d'infraction tombant sous la qualification générale de violation de devoirs imposés par la neutralité du pays et par les obligations du service militaire. »

Le conseil fédéral et le général sont d'accord pour admettre qu'une procédure judiciaire complète peut seule donner à cette affaire la suite qu'elle comporte et faire sur les agissements des officiers susnommés toute la lumière qu'exigent les intérêts supérieurs du pays et de l'armée.

En conséquence, il a été décidé que les juges militaires seraient saisis immédiatement d'une ordonnance d'enquête.

BLOC-NOTES

— M. Malvy, ministre de l'intérieur, a autorisé, en faveur des familles des mobilisés de la colonie italienne de Paris, une tombola divisée en 50,000 billets à un franc.

— MM. Louis Barthou, ancien président du conseil, S. Pichon, Jenouvrier, sénateurs, et Mithouard, président du conseil municipal, sont partis vendredi pour Milan, où ils assisteront à l'inauguration de l'hôpital français créé à l'aide de souscriptions recueillies par le comité France-Italie.

— A la dernière prise d'armes, qui a eu lieu jeudi dans la grande cour d'honneur des Invalides, le général Parreau a remis la croix de la Légion d'honneur au sous-lieutenant Dinah-Salifou, fils du roi du même nom, qui fut reçu par le Président de la République lors de l'exposition de 1889.

— Le prince de Galles, à l'expiration de son congé, est retourné sur le front français.

— Le kaiser et le roi Ferdinand de Bulgarie se sont rencontrés mercredi à Nisch. L'empereur a remis le bâton de maréchal de camp au roi Ferdinand qui, de son côté, a nommé le kaiser colonel d'un régiment d'infanterie bulgare.

— M. Doppo, ministre de France en Serbie, est arrivé à Paris, venant d'Italie.

— M. Ellen Prévot, député, chargé d'une mission d'étude en Espagne, vient de rentrer de Madrid où il a séjourné une vingtaine de jours. M. Ellen Prévot a été reçu par le roi Alphonse XIII.

Feuilleton du « BULLETIN »

LE RETOUR

(Suite et fin.)

La mère, debout, le dévisageait; les deux grandes filles, les Martin, adossées à la porte, l'une portant le dernier enfant, plantaient sur lui leurs yeux avides, et les deux mioches, assis dans les cendres de la cheminée, avaient cessé de jouer avec la marmite noire, comme pour contempler aussi cet étranger.

Lévesque, ayant pris une chaise, lui demanda :

— Alors, vous n'avez de loin ?
— J'y viens d'ici.
— A pied, comme ça ?
— Oui, à pied. Quand on n'a pas les moyens, faut bien.

— Ousque vous allez donc ?
— J'allais t'ici.
— Vous y connaissez quéqu'un ?
— Ça se peut bien.

Ils se turent. Il mangeait lentement, bien qu'il fût affamé, et il buvait une gorgée de cidre après chaque bouchée de pain. Il avait un visage usé, ridé, creux partout, et semblait avoir beaucoup souffert.

Lévesque lui demanda brusquement :
— Comment que vous vous nommez ?
Il répondit sans lever le nez :
— Je me nomme Martin.

Un étrange frisson secoua la mère. Elle fit un pas, comme pour voir de plus près le vagabond, et demeura en face de lui, les bras pendants, la bouche ouverte. Personne ne disait plus rien. Lévesque enfin reprit :

— Etes-vous d'ici ?
Il répondit :

— J'suis d'ici.
Et comme il levait enfin la tête, les yeux de sa femme et les siens se rencontrèrent et demeurèrent fixes, mêlés, comme si les regards se fussent accrochés.

Et elle prononça tout à coup, d'une voix changée, basse, tremblante :

— C'est-y té, mon homme ?
Il articula lentement :

(1) Voir le n° 168.

— Une exposition de trophées de guerre envoyés à Bordeaux par le ministre de la guerre s'aménage en ce moment sur l'hémicycle de la place des Quinconces, au pied du monument des Girondins.

— La ville de Paris va faire apposer dans toutes les mairies une plaque de marbre portant ces mots : *A la mémoire des citoyens du 6^e arrondissement morts pour la Patrie en 1914-15-16.*

— Le mark a subi une nouvelle baisse de 25 centimes à la bourse de Genève. Les 100 marks sont cotés à 95 fr. 75 (123 fr. 50 avant la guerre).

— Le Maroc va changer de drapeau : le sultan vient de décider que le pavillon marocain porterait en son milieu, sur fond d'écarlate, l'étoile verte à cinq branches, nommée « anneau de Salomon ».

— La vente de la viande frigorifiée a commencé jeudi à Paris, dans les onzième et vingtième arrondissements. Les acheteurs lui ont fait un excellent accueil.

— Le plus haut pic des montagnes canadiennes, le mont Robson, vient d'être débaptisé et s'appelle, à partir d'aujourd'hui, le mont Cavell.

— On vient d'inaugurer à Brest un centre de rééducation professionnelle pour les mutilés de la guerre originaires du Finistère et de la région bretonne.

— Dix-sept caisses contenant le reliquat du trésor serbe sont arrivées à Marseille, venant de Toulon; elles ont été transportées à la succursale de la Banque de France.

— Les inondations qui se sont produites en Hollande ont causé d'immenses dégâts et fait de nombreuses victimes. Le Gouvernement

— Oui, c'est mé.
Il ne remua pas, continuant à mâcher son pain.

Lévesque, plus surpris qu'ému, balbutia :
— C'est té, Martin ?

L'autre dit simplement :
— Oui, c'est mé.

Et le second mari demanda :
— D'où que tu viens donc ?

Le premier raconta :
— D'la côte d'Afrique. J'ons sombré sur un banc. J'nous sommes ensauvés à trois, Picard, Vatinel et mé. Et pi j'avons été pris par des sauvages qui nous ont tenus douze ans. Picard et Vatinel sont morts. C'est un voyageur anglais qui m'a pris-t-en passant et qui m'a reconduit à Cette. Et me v'la.

La Martin s'était mise à pleurer, la figure dans son tablier.

Lévesque prononça :
— Quéqu'j'allons fé, à c't'heure ?

Martin demanda :
— C'est té qu'es-s'n homme ?

Lévesque répondit :
— Oui, c'est mé.

Ils se regardèrent et se turent.

Alors, Martin, considérant les enfants en cercle autour de lui, désigna d'un coup de tête les deux fillettes.

— C'est-i les miennes ?
Lévesque dit :

— C'est les tiennes.

Il ne se leva point; il ne les embrassa point; il constata seulement :

— Bon Dieu, qu'a sont grandes !
Lévesque répéta :

— Quéqu'j'allons fé ?

Martin, perplexe, ne savait guère plus.

Enfin, il se décida :

— Moi, j'f'rai à ton désir. Je n'veux pas t'faire tort. C'est contrariant tout de même, vu la maison. J'ai deux enfants, tu n'as trois, chacun les siens. La mère, c'est-ti à té, c'est-ti à mé ? J'suis consentant à ce qui te plaira; mais la maison, c'est à mé, vu qu'mon père me l'a laissée, que j'y s'ius né, et qu'elle a des papiers chez le notaire.

La Martin pleurait toujours, par petits sanglots cachés dans la toile bleue du tablier.

Les deux grandes fillettes s'étaient rapprochées et regardaient leur père avec inquiétude.

français a fait parvenir 5,000 fr. au comité de secours. Aux dernières nouvelles la crue est en baisse dans le nord de la Hollande.

— M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, vient de révoquer de ses fonctions un chef de division à la préfecture qui, dit l'arrêté, « a, par peur du danger, abandonné son poste après le bombardement du 4 janvier ».

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Mon premier est un oiseau.
Mon deux est un élément.
Mon trois est une cabane forestière.
Mon quatre est un instrument de paveur.
Mon tout est une science.

Losange.

Consonne. Serpent. Avaler. Véhicule. Antagoniste de Brutus. Genre de légumineuses. Voyelle.

Suppression de consonnes.

A . . E . . OU . . A . . O . . É . . JE . . E
. . OU . . O . . AI . . U . .

SOLUTIONS DU N° 168

Charade.

Robe — Air — Mat — Caire
= Robert Macaire.

Métagramme.

Ain. Pin. Vin. Gin. Fin.
Lin.

Triangle.

G É N I E

É T A L

N A B

I L

E

Il avait fini de manger. Il dit à son tour :
— Quéqu'j'allons fé ?

Lévesque eut une idée :
— Faut aller chez l'curé, j'déciderai.

Martin se leva, et comme il s'avançait vers sa femme, elle se jeta sur sa poitrine en sanglotant :

— Mon homme ! te v'la ! Martin, mon pauvre Martin, te v'la !

Et elle le tenait à pleins bras, traversée brusquement par une grande secousse de souvenirs qui lui rappelaient ses vingt ans et ses premières étreintes.

Martin, ému lui-même, l'embrassait sur son bonnet. Les deux enfants, dans la cheminée, se mirent à hurler ensemble en entendant pleurer leur mère, et le dernier né, dans les bras de la seconde des Martin, chanta d'une voix aiguë comme un fife faux.

Lévesque, debout, attendait :

— Allons, dit-il, faut se mettre en règle.

Martin lâcha sa femme, et, comme il regardait ses deux filles, la mère leur dit :

— Baissez vot' pé, au moins.

Elles s'approchèrent en même temps, l'œil sec, étonnées, un peu craintives. Et il les embrassa l'une après l'autre, sur les deux joues, d'un gros bécot paysan. En voyant approcher cet inconnu, le petit enfant poussa des cris si perçants, qu'il faillit être pris de convulsions.

Puis les deux hommes sortirent ensemble. Comme ils passaient devant le café du Commerce, Lévesque demanda :

— Si je prenions toujours une goutte ?
— Moi, j' veux ben, déclara Martin.

Ils entrèrent, s'assirent dans la pièce encore vide et Lévesque cria :

— Eh ! Chicot, deux fil-en-six, de la bonne, c'est Martin qu'est r'venu, Martin, celui à ma femme, tu sais ben, Martin des Deux-Sœurs, qu'était perdu.

Et le cabaretier, trois verres d'une main, un carafon de l'autre, s'approcha, ventru, sanguin, bouffi de graisse, et demanda d'un air tranquille :

— Tiens ! te v'la donc, Martin !

Martin répondit :

— Me v'la !...

GUY DE MAUPASSANT.

LES USINES DE GUERRE

Ce que sera l'industrie allemande après la guerre.

Les Allemands sont des gens de précaution. Ils ne savent pas plus que nous quand la guerre finira. Ils ne savent pas non plus comment elle finira. Leur belle confiance en leur victoire a fait place peu à peu à des appréhensions qu'ils ne veulent pas avouer, mais qu'ils dissimulent mal. Néanmoins, ils se préoccupent dès à présent d'organiser leur industrie pour le lendemain de la guerre.

Une importante revue allemande, les *Annales de Prusse* (*Preussische Jahrbücher*), a publié sur ce sujet un article qui est instructif pour nous. Il nous éclaire sur les projets et sur les arrière-pensées de nos ennemis pour le moment où les hostilités seraient terminées.

L'auteur prévoit d'abord qu'aussitôt la paix conclue, l'Allemagne recommencera ses préparatifs de guerre. « Les commandes de l'Etat entretiendront l'activité des branches suivantes : vêtements militaires, armes, munitions, selleries, forges. La marine militaire et la marine marchande auront un regain d'activité. » A bon entendeur, salut. Si la guerre se terminait sans que l'Allemagne soit forcée d'accepter les conditions des Alliés, l'Europe entrerait dans une nouvelle période de paix armée, semblable à celle qui a précédé le conflit — mais encore plus insupportable, puisque tous les pays succumbraient déjà sous le poids des énormes dettes de la guerre ! Où trouver des milliards pour de nouveaux armements, quand il y aura tant de ruines à réparer ? — Il faut absolument qu'après cette guerre épouvantable, l'Europe entre dans une période indéfinie de véritable paix. Et le langage des Allemands prouve que cette paix n'aura lieu que si les Alliés sont vainqueurs, et s'ils en dictent les termes. Ils ont subi la guerre, ils ne l'ont pas voulue. Mais maintenant ils n'en sortent qu'avec la certitude d'écarter pour de longues années le retour d'une pareille catastrophe.

« Dans l'ensemble, disent les *Annales de Prusse*, les représentants autorisés de l'industrie, du commerce et du travail sont très confiants dans la prospérité de l'Allemagne. » Prévisions optimistes, qui doivent être agréables à leurs lecteurs; mais elles s'accompagnent de réserves qui présentent les choses sous un aspect beaucoup moins riant. Des difficultés se produiront en Allemagne au sujet des salaires, en particulier à cause de la concurrence que les femmes feront aux ouvriers. Comment éloigner du travail les femmes qui sont employées aujourd'hui dans les usines ? « Sans doute on remettra en vigueur toutes les ordonnances sur la durée du travail, sur les précautions d'hygiène. Mais la concurrence du travail féminin n'en sera pas moins redoutable pour les ouvriers. D'abord, les patrons sont enclins à préférer la main-d'œuvre la moins chère : d'où baisse des salaires. Ensuite, les hommes qui toucheront une pension voudront un appoint à leur revenu et seront moins exigeants en matière de rétribution que les hommes complètement valides. D'autre part, l'augmentation des prix, pour les vivres, le vêtement, l'habitation, pèse déjà lourdement sur la population des villes. Les denrées, le chauffage, l'éclairage, l'habillement, le linge, les souliers ne retrouveront que peu à peu des

prix normaux, et le besoin de logements à bon marché ne fera que s'accroître. »

Voilà donc l'avenir prévu pour les travailleurs allemands après la guerre : des salaires plus bas et la vie plus chère ! Et comme les impôts indirects auront aussi augmenté très lourdement, la situation deviendra intenable.

C'est pourquoi cette revue, de tendances très conservatrices en général, supplie les industriels et les employeurs de faire de larges concessions aux ouvriers. « Force sera d'accorder aux groupements d'ouvriers les mêmes facilités et les mêmes droits qu'aux groupements d'entrepreneurs : droit d'association et de réunion, de fédération, etc. Un premier essai d'arbitrage permanent au ministère de la guerre a échoué. Partout les patrons, les chefs d'industrie restent sur leurs positions, témoin l'Union rhénano-vestphalienne pour les mines. Ces messieurs trouvent naturel que les démocrates socialistes profitent des leçons de la guerre, mais eux n'ont rien appris. Les mineurs du Rhin et de la Westphalie ne cachent pas leur mécontentement. Il importe d'obvier aux grèves et aux lock-out. »

Voilà un langage auquel les propriétaires des mines, en Allemagne, n'étaient guère habitués. Avaient-ils prévu ces conséquences de la guerre ? Mais ce qui suit est encore plus significatif :

« Lorsque les soldats reviendront dans leurs foyers, le premier devoir sera de leur assurer le travail tout en empêchant la baisse des salaires. On s'inspirera des mesures prises pendant la guerre; on stipulera, par exemple, dans les contrats, le taux des salaires. Pour le travail à domicile, on exigera l'application des règles prescrites et presque totalement négligées (affichage des tarifs, livrets, institution de comités professionnels). »

« Tous ces efforts seraient vains si les objets de première nécessité n'étaient pas ramenés à un prix normal. Les masses ont été favorables au système de rationnement qui assura les vivres à tous. Ce n'est pas seulement l'alimentation qu'il faudra réglementer, mais aussi l'habitation, etc. »

Ainsi, l'auteur de l'article des *Annales de Prusse*, s'attend, pour le lendemain de la guerre, à des difficultés telles dans l'industrie allemande, que l'Etat devra intervenir pour assurer aux ouvriers les moyens d'exister ! Et il ne se place pas dans l'hypothèse de la défaite allemande. Que serait-ce si l'Allemagne vaincue, épuisée, était réduite à subir la loi du vainqueur et accablée à la ruine économique par l'effondrement de son crédit !

L. LÉVY-BRUHL.

Un Déserteur du travail

Le soldat Girard, du 102^e régiment d'infanterie, détaché comme décolleteur à la Société de construction des Batignolles, avait quitté sans autorisation son usine du 27 juillet au 9 août 1915. Arrêté, il s'était évadé le 21 août, puis avait été arrêté une seconde fois.

Girard comparait ces jours derniers sous l'inculpation de double désertion devant le 2^e conseil de guerre de Paris, présidé par le colonel Holz. Son avocat, M. Jacques Bonzon, a soutenu qu'une usine ne peut être assimilée à un établissement militaire, ayant une hiérarchie militaire et constituant un lieu où la fuite détermine légalement une désertion.

Mais, sur réquisitoire du capitaine Montel, commissaire du gouvernement, le conseil a rejeté les conclusions du défenseur et condamné le soldat deux fois déserteur à quatre ans de prison.

Le Casque de nos Poilus

Parmi les transformations multiples, qui ont été imposées à notre armement, et à notre équipement par les conditions mêmes de la guerre actuelle, l'une des plus curieuses a été l'adoption d'un casque unique pour tous nos corps de troupes.

La tête, étant la partie du corps la plus exposée dans la lutte de tranchée, est celle que l'on a songé à protéger en premier lieu par un couvre-chef plus résistant que le képi traditionnel.

Tout d'abord, on avait commencé par coiffer nos fantassins d'une calotte sphérique en acier, placée sous la coiffure de drap. Ce mode de protection, bien que sommaire, donna cependant de bons résultats et beaucoup des nôtres lui doivent la vie.

Aussi l'intendance décida-t-elle de munir tous les soldats du front d'un casque pratique, d'une fabrication relativement facile et rapide.

Ce casque, modèle 1915, dû à l'intendant Adrian, est tout en acier, et pèse un peu moins d'un kilogramme.

Les matières premières nécessaires à sa fabrication sont :

La tôle d'acier pour le casque proprement dit, l'aluminium pour le conformateur, la peau de mouton et le drap pour la coiffe, la peau de chèvre pour la jugulaire.

Les différentes phases de sa « manufacture » nécessitent 52 outils, ou machines-outils, pour chacune des trois dimensions adoptées.

De nombreuses usines et un nombreux personnel, — féminin pour la plupart (moins de 1,000 ouvriers pour plus de 3,000 ouvrières), — ont porté la production à plus de 50,000 par jour. Trois millions six cent mille casques ont pu ainsi être livrés, en moins de six mois, rien qu'à nos armées. Nos ateliers ont, en outre, effectué d'importantes commandes pour nos alliés, qui ont su vivement apprécier les avantages du casque français.

Sa fabrication comporte d'abord la « confection » des éléments suivants en acier : la calotte ou bombe, la visière, le couvre-nuque et le cimier.

Ces pièces sont découpées à l'emporte-pièce dans une tôle d'acier demi-dur, d'excellente qualité et épaisse de près d'un millimètre.

L'attribut, insigne caractéristique de chaque corps de troupe, — ou plus exactement de chaque « arme » — est fait en tôle d'acier ou de laiton, de moins d'un demi-millimètre d'épaisseur.

La bombe du casque est d'une seule pièce. On l'obtient par emboutissage à froid d'un disque d'acier ou « flan », de 30 centimètres de diamètre environ. On la polit au moyen d'une molette d'acier, tournant à grande vitesse, qui enlève les aspérités résultant de l'emboutissage. Le bord en est régularisé par « détournage ».

Une autre machine spéciale forme la nervure ou « jonc » sur laquelle seront sertis la visière et le couvre-nuque.

On découpe ensuite à l'emporte-pièce, au sommet de la bombe, la rainure longitudinale servant à l'aération, ainsi que les trous nécessaires pour y poser les quatre rivets d'aluminium du cimier, et les deux brides de laiton qui fixeront l'insigne. Ces opérations s'effectuent simultanément avec la même machine.

Ensuite, la visière et le couvre-nuque, courbés à la forme voulue, sont rivés ensemble et sertis sur le bord du casque.

Celui-ci subit alors une opération, qui a pour but de l'ovaliser. On le dispose sur un billot en bois et on introduit à l'intérieur une forme, également en bois, qui, en pénétrant par forcement, donne à la calotte sphérique la conformation désirée.

Après « l'ovalisation », le casque est pourvu de son cimier et de son insigne. Les crampons d'attache de la coiffe sont ensuite soudés à l'intérieur de la bombe.

Le casque a maintenant sa forme définitive. On l'envoie alors à l'atelier de « peinture ». La couleur utilisée consiste en un vernis gras, gris-bleu, identique à celui qui recouvre les canons de 75. Un pulvérisateur, appelé « aérographe », répartit régulièrement la peinture sous une faible épaisseur, de façon à obtenir un séchage rapide. Celui-ci s'opère en faisant séjourner les casques dans une étuve à gaz, maintenue à la température de 135 degrés, pendant près de trois heures.

Reste à fixer la coiffe et la jugulaire.

La coiffe est découpée dans une peau de mouton, au moyen d'un outil appelé « tranchoir ». Sa forme a été soigneusement étudiée pour donner en une seule opération sept dentelures, munies d'ocillons, par lesquels passe le lacet, dont le serrage donnera à la coiffe une profondeur plus ou moins grande. Le turban de coiffe est en drap, découpé dans de vieux effets militaires hors d'usage et recouvert de minces lamelles d'aluminium fortement ondulées, dont la flexibilité permet de s'adapter à la conformation de la tête.

L'achat judicieux des matières premières, l'emploi approuvé de divers sous-produits de fabrication, tels que : les cuirs, les draps usagés, ont permis d'abaisser notablement le prix de revient de l'unité, tout en rétribuant le travail à sa juste valeur. Le prix de fabrication d'un casque complet revient approximativement à celui d'un képi.

Quelques chiffres donneront une idée approximative de l'importance de cette fabrication.

On a fabriqué jusqu'ici 3,600,000 casques. Leur confection a exigé environ :

3 millions 600,000 kilogr. d'acier, 36,000 kilogr. d'aluminium, 50,000 kilogr. de peinture, 72,000 peaux de chèvres pour les jugulaires, 800,000 peaux de moutons pour les coiffes, 300,000 mètres de drap pour les turbans de coiffe, 400,000 kilogr. de papier pour l'emballage.

Si l'on alignait à plat tous ces casques bout à bout (de 30 centimètres de diamètre), on obtiendrait une longueur de plus de onze cents kilomètres, soit approximativement la distance de Calais à Marseille. Les lacets des coiffes (de 50 centimètres de long), disposés les uns au bout des autres, donneraient une distance de 1,800 kilomètres, celle de Paris à Berlin et retour.

Les coiffes de cuir, étalées côte à côte, couvriraient un espace de 367,000 mètres carrés, soit quatre fois la surface de la place de la Concorde à Paris.

76,000 caisses ont été nécessaires pour expédier les 3,600,000 casques déjà distribués sur le front. Empilées les unes sur les autres, elles formeraient un volume de 8 mètres de côté et haut de 300 mètres, soit la hauteur de la tour Eiffel !

Notre casque a reçu le baptême du feu. Il est désormais prouvé qu'il préserve efficacement nos combattants.

Tous ceux qui travaillent à sa confection, depuis la fabrication des tôles, l'emboutissage et l'assemblage de ses différentes parties, jusqu'au vernissage, à la préparation et à la pose des coiffes, doivent faire « vite » et « bien ».

Chacun, dans la tâche qui lui incombe, peut contribuer, pour sa part, à sauver les précieuses existences de ceux qui défendent le sol sacré de la patrie. Par leur labeur intense et incessant, ceux des usines de « l'arrière » préparent ainsi à ceux « du front » — en qualité et en quantité — les outils de la victoire.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Chez nos Alliés

EN RUSSIE

Ouvriers et combattants.

Le comité de l'Union des Zemstvos du front russe a reçu du chef de la Section des travailleurs des tranchées le télégramme suivant : « Je porte à votre connaissance que les ouvriers des tranchées de l'un des secteurs, lors de leur relève, ont fait don de tout l'argent qu'ils avaient gagné au cours de la dernière semaine, soit 9,000 roubles, pour être envoyé à l'Union des Zemstvos en vue de l'achat de cadeaux de Noël aux combattants des secteurs de première ligne du front sud-ouest. »

En réponse à ce télégramme, le Comité, touché et ravi de cette manifestation de haut patriotisme des ouvriers, lui a envoyé son salut.

La mission militaire dans les usines.

Les *Rouskya Vindomosti* racontent que, le 28 décembre, avant le départ de la mission militaire pour Loula, MM. Riabouchinsky et Kouznetsov ont invité les représentants des armées alliées à visiter l'usine de la Société industrielle de guerre de Moscou.

L'achat du terrain a coûté environ un million de roubles. Les travaux pour l'outillage des usines ont coûté, jusqu'à présent, 7 millions 500,000 roubles.

On a d'abord montré aux hôtes l'hôpital pour les ouvriers de l'usine et la section des dessinateurs. Ce qui a surtout causé de la satisfaction à la mission, c'est que, dans cette usine, on dresse des plans spéciaux pour la construction des machines les plus diverses, si bien que presque toute la production sortira de machines russes. En vue de la guerre, cela est considéré comme très important, puisque maintenant on ne peut être certain de l'arrivée en temps utile des machines provenant de l'étranger.

Les délégués étrangers ont examiné avec le plus grand intérêt l'outillage de l'usine. Ils ont exprimé leur étonnement du rapide outillage d'une section aussi importante. Puis Riabouchinsky et Kouznetsov ont conduit les membres de la mission dans la section mécanique.

Un thé a été servi dans le bureau de la direction. Dans une brève allocution, Kouznetsov a salué les représentants des armées alliées et a insisté sur ce fait qu'ils avaient eu sous les yeux les fruits des travaux d'une organisation Publique.

« Pour la première fois, a-t-il dit, notre industrie vient ainsi en aide au pays. »

M. Kouznetsov déclare attacher une grande importance à la visite de l'usine par la mission militaire car elle procurera une énergie nouvelle aux travailleurs. En conclusion, il a indiqué que, dans cette guerre, la tâche du pays ne consistait pas seulement en la défense de sa dignité nationale, mais dans la sauvegarde de sa situation économique. La société a outillé deux usines. Le capital fondamental de la société est de 6 millions de roubles ; plus de 10 firmes de Moscou y sont rattachées. Les usines de la société travaillent et travailleront jusqu'à la fin de la guerre, sans aucun bénéfice pour l'entreprise. Tous les revenus vont aux besoins de la guerre. A la fin de la guerre, la société se propose de faire don de l'usine pour le perfectionnement de la construction russe des machines.

Chez nos Ennemis

Aux fabriques de munitions de Dusseldorf.

Un correspondant du *Telegraaf* d'Amsterdam communique les renseignements suivants sur les fabriques de munitions à Dusseldorf :

Dans cette usine, on occupe environ 1,200 hommes et femmes. Les premiers sont exclusivement des Hollandais et des Italiens. On n'y voit plus aucun ouvrier allemand, et même ceux qui sont chargés de diriger le travail sont des hommes ne jouissant pas d'une bonne santé ou des invalides de la guerre. Quand on pénètre dans l'usine, on se rend immédiatement compte que ce qui existait là avant la guerre a complètement été modifié. A cette époque, l'usine était dirigée par des hommes de métier. Actuellement, il n'y a plus aucun

ingénieur et plus rien ne marche avec régularité. Les femmes occupent les emplois des hommes, même pour décharger les wagons de charbon.

Les ouvriers peuvent gagner jusqu'à 90 marks par semaine. De ce salaire il faut déduire 40 marks pour l'entretien, de sorte qu'un ouvrier très économe dépense régulièrement 50 marks par semaine ; le restant passe aux mains du restaurateur, car il y a des cantines dans l'usine, où tous les étrangers sont obligés de prendre leurs repas.

Avant d'être admis, les ouvriers doivent se soumettre à une quantité de formalités. La nourriture est relativement bonne, nonobstant que plusieurs jours se passent sans qu'on ait à manger de la viande ; depuis longtemps, on n'obtient plus ni beurre ni graisse ; on mange son pain avec de la confiture.

Dans une autre usine, on fabrique la mitraille pour les canons de petit calibre. Le travail s'y exécute dans les mêmes conditions que dans la première usine.

Dans la Rheinische, plus de 13,000 ouvriers travaillent nuit et jour. On y charge les projectiles de poudre et de pièces de destruction. Ici il n'y a aucun ouvrier étranger ; le personnel se compose, à l'exception de femmes, en grande partie de prisonniers de guerre de toutes les nations. C'est un mélange de différents peuples, qui exécutent le travail sous la surveillance rigoureuse de soldats allemands.

En dehors de ces sentinelles, on ne voit plus de soldats à Dusseldorf : tous sont partis de puis plusieurs mois. Dans les rues on ne rencontre que des vieillards, des femmes, des enfants, et il fait triste de regarder ici la vie en face. Chaque jour on ramène les invalides ; très souvent on voit des aveugles attachés par une corde et conduits par un sous-officier. La tristesse des femmes est horrible à voir.

Le problème de la main-d'œuvre.

Les Allemands ont un tel besoin d'hommes, après les terribles hécatombes provoquées par leur offensive sur différents fronts qu'ils doivent confier à la main-d'œuvre féminine le plus grand nombre possible de travaux. Une dépêche de Berne nous apporte, en effet, la nouvelle suivante :

« Tous les hommes travaillant en Allemagne pour l'armée et la marine doivent maintenant produire un certificat attestant que leur travail ne peut pas être fait par des femmes. »

En France nous avons, grâce à la liberté des mers, le moyen de faire appel à la main-d'œuvre des indigènes de nos colonies. Ainsi ces jours derniers est arrivé à Marseille le paquebot *Latoche-Tréville*, venant de Haiphong, Saigon et Colombo ; il avait à bord 991 Annamites, ouvriers auxiliaires d'artillerie, qui seront utilisés dans les divers arsenaux français.

On manque de plomb en Autriche.

La presse autrichienne demande que l'industrie fasse le sacrifice de tout le plomb de ses installations aux nécessités militaires.

« Pour pouvoir mener jusqu'au bout cette terrible guerre, écrit un journal viennois, nous avons besoin non seulement de cuivre, de nickel, d'or et d'argent mais aussi et surtout de plomb. Comme les stocks libres de ce métal seront bientôt épuisés, nous devons dès à présent prendre des mesures pour les remplacer. L'importation étant impossible, nous devons bon gré mal gré céder à l'administration de la guerre tous les objets en plomb, démolir et faire fondre dans le même but nos installations les plus importantes et les plus coûteuses. »

« Nous ne nous dissimulons point les repercussions que pourrait avoir, dans toutes les branches de notre activité, cet arrêt des industries essentielles. Mais si la guerre se prolonge, nous ne pourrions nous procurer autrement les munitions nécessaires. Espérons que nos savants et ingénieurs viendront à notre secours à temps. »

La Main-d'Œuvre des Usines de guerre

Le ministre de la guerre a pris une circulaire en date du 13 courant autorisant les ouvriers spécialistes des classes 1883 et 1887, pères de six enfants, ainsi que ceux du service auxiliaire des classes non encore convoqués, à demander, dès à présent, sans attendre l'appel de leur classe, leur mise en sursis dans les établissements travaillant pour la Défense nationale.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Lieutenant-colonel REBOURSEAU, commandant l'artillerie d'une division : a organisé avec la plus grande précision le tir de l'artillerie lourde et de l'artillerie de campagne sur une position puissamment fortifiée que, grâce à lui, l'infanterie a pu enlever d'un seul élan. S'est dépensé sans compter dans des reconnaissances fatigantes et périlleuses.

Colonel BULOT, commandant une brigade : a préparé et dirigé avec un entrain superbe et une extrême vigueur l'attaque de son infanterie sur une position puissamment fortifiée, qui a été enlevée d'un seul élan. A ensuite repoussé les attaques de l'ennemi.

LE 133^e D'INFANTERIE, sous les ordres du lieutenant-colonel BAUDRAND : ce régiment, dont deux bataillons, trois semaines auparavant avaient été cités à l'Ordre de l'Armée pour avoir enlevé une position puissamment fortifiée sur une autre partie du front, a renouvelé cet exploit. Entraîné par son ardeur, il est parti avant la fin de la préparation d'artillerie ; est arrivé sur les premières tranchées ennemies avec les derniers obus français, a enlevé une position comprenant plusieurs lignes de tranchées et de casemates, a fait prisonniers près de 900 Allemands dont 21 officiers, et s'est emparé d'un butin considérable : canons, mitrailleuses, lance-bombes, fusils, etc. S'est installé sur la position conquise et y a défilé tous les assauts.

LA 10^e COMPAGNIE DU 23^e D'INFANTERIE : brillamment entraînée par son chef, le capitaine ACCOËR, a attaqué avec un élan superbe un ouvrage ennemi, et a fait preuve d'une grande bravoure et d'une ténacité indomptable en se maintenant sur le terrain conquis malgré le feu extrêmement violent des mitrailleuses et de l'artillerie ennemies.

Sergent AURIAULT, 168^e d'infanterie : s'est porté résolument à l'attaque d'une tranchée allemande, a conté nue vaillamment à progresser pied à pied dans une partie de l'ouvrage encore occupée par l'ennemi ; est tombé frappé mortellement.

Sergent GASARD, 168^e d'infanterie : dans le commandement de sa section et en toutes circonstances, s'est toujours fait remarquer par son dévouement et son mépris absolu du danger. Pendant l'action du 5 mai, n'a cessé de lancer lui-même des grenades sur la tranchée ennemie en un endroit très périlleux. A été tué le soir, sur le parapet même de la tranchée ennemie en allant donner des instructions à ceux de ses hommes qui s'y trouvaient encore.

Sergent GERARD, 167^e d'infanterie : a fait preuve de décision et de courage en soutenant sans hésiter une section qui ne pouvait progresser. Est entré le premier dans la tranchée et s'y est installé en tuant tous les Allemands qui s'y trouvaient encore.

Sergent PREVOST, 167^e d'infanterie : très belle conduite au feu. A enlevé les hommes de sa demi-section à l'assaut d'une tranchée allemande. Son chef de section ayant été blessé, a réuni autour de lui la poignée d'hommes qui restaient et a continué vigoureusement la lutte. Par sa résistance, a permis au renfort d'arriver et de repousser l'ennemi.

Sergent MEYER, 169^e d'infanterie : a été tué en posant sous le feu, avec quelques hommes, un réseau de fils de fer en avant d'une tranchée avancée qu'on était en train d'organiser. A été blessé le 27 septembre.

Sergent HAUTIERE, 169^e d'infanterie : chargé de faire approfondir le seul boyau de communication avec la tranchée conquise, resta à son poste sous un feu violent d'artillerie lourde et, malgré la mitraille, parvint à remplir sa tâche. Fut blessé la nuit au moment d'une attaque. Descendit au poste de secours et, ayant reçu une fiche d'évacuation, mais croyant son chef de section blessé

revint de nouveau à la tranchée où il resta jusqu'à la relève de sa compagnie. Sous-officier très énergique, d'une très grande bravoure.

Sergent SCHWARTZ, 169^e d'infanterie : a donné à sa demi-section, pendant l'assaut, l'exemple du plus grand courage et du plus tranquille sang-froid ; a été blessé grièvement après avoir conquis une tranchée, puis un bloc haus ennemis, alors qu'il coopérait à l'organisation de la position ; a dit à son chef de section : « Adieu ! je crois bien que j'ai mon compte, mais je suis heureux, parce que je crois que nous sommes victorieux. »

Sergent MEUNIER, 19^e territorial d'infanterie : a fait preuve du plus grand dévouement et d'un mépris absolu du danger, en allant relever des morts sur les premières lignes. A été tué le 28 mai en accomplissant sa mission.

Sergent LAMBERT, 167^e d'infanterie : très grièvement blessé en arrivant près du parapet de la tranchée ennemie à l'assaut de laquelle il s'était élancé à la tête de sa demi-section, n'a cessé d'exhorter ses hommes à résister, leur poussant de son bras valide les sacs à terre qui se trouvaient près de lui.

Sergent GREUILLET, 167^e d'infanterie : avant la fin du bombardement, s'est courageusement élancé à l'assaut d'un boyau, a chassé à coups de grenades les quelques occupants ennemis, puis, progressant le premier dans la tranchée ennemie, a frayé une voie à sa section et a conté nue l'ennemi pendant l'établissement d'un barrage, bien que blessé et malgré deux violentes contre-attaques, est resté à son poste toute la nuit.

Sergent SARDA, au 35^e d'infanterie : se trouvant dans une tranchée de première ligne au moment de l'explosion de trois fourneaux de mine et la moitié de sa section ayant été enfouie, a fait face aussitôt à l'attaque ennemie avec les hommes valides qui lui restaient. Grâce à son sang-froid, à son énergie et au courage qu'il a communiqué à ses soldats, a contribué à la conservation de la position. A été tué.

Sergent BARRY, 353^e d'infanterie : sergent chargé du service téléphonique, a donné pendant quatre combats auxquels il a pris part en dix jours, le plus bel exemple de courage et d'énergie, réparant lui-même les lignes aux endroits les plus dangereux, allant organiser et tenir les postes de première ligne les plus importants, transmettant les ordres et les renseignements au plus fort du danger avec un calme admirable. (A été cité à l'Ordre du régiment et à l'Ordre de la brigade.)

Sergent FORTIN, 353^e d'infanterie : voyant dans un boyau un barrage mal tenu par des hommes peu expérimentés d'une autre unité, n'a pas hésité à se porter de sa personne en ce point important, a réorganisé la défense, y a contribué, luttant à coup de grenades pendant plusieurs heures dans ce poste dangereux.

Sergent GOUSSOT, 356^e d'infanterie : a toujours donné le plus bel exemple de bravoure et d'audace ; à l'attaque du 31 mai, est sorti le premier de la tranchée française, a sauté le premier dans la tranchée ennemie et est parti en tête du groupe qui a refoulé les Allemands jusqu'au bout du boyau.

Sergent RIGOT, 367^e d'infanterie : a organisé la défense d'une tranchée ennemie qu'il venait de conquérir, au moment d'une contre-attaque, a été grièvement blessé. Est resté au milieu de ses hommes pour diriger la défense, n'a consenti à se laisser en porter au poste de secours qu'après que l'ennemi eût été repoussé.

Sergent WANNERROY, 368^e d'infanterie : commandant une fraction chargée d'enlever un barrage, dans un boyau, a fait preuve d'énergie et de courage. Blessé une première

fois à la tête, a continué à diriger l'attaque. A réussi à repousser le barrage allemand de quelques mètres, et n'a quitté son commandement qu'après avoir reçu une deuxième blessure très grave.

Sergent CJAPEAU, sapeurs MARTIN, ORDINAIRE et BON, compagnie 26/1 bis du 10^e génie : ont permis, par un travail opiniâtre et une bravoure au-dessus de tout éloge, de regagner dix mètres d'un rameau camouflé par l'ennemi qui en occupait une extrémité ; sont allés porter une charge d'explosifs dans la partie encore occupée et ont tué ou blessé plusieurs pionniers allemands.

Caporal CHARLEUX, 168^e d'infanterie : blessé trois fois en repoussant une contre-attaque, n'a voulu se faire soigner qu'une fois l'action terminée. Pendant son transfert au poste de secours, n'a cessé d'encourager ses camarades à faire leur devoir.

Caporal ALLAIRE, 168^e d'infanterie : ayant été blessé au cours de l'attaque du 1^{er} mai, a continué à montrer un entrain remarquable et n'a quitté son escouade qu'après la fin du combat. En se rendant au poste de secours, a encouragé ses camarades à faire leur devoir et a fait preuve du plus bel esprit militaire.

Caporal CHALAFFY, 168^e d'infanterie : dans un élan superbe, a entraîné ses hommes à l'attaque d'une tranchée ennemie. Tué bravement en organisant la position conquise.

Caporal HAMEL, 168^e d'infanterie : a exécuté de jour et de nuit un travail d'approche aux vues de l'ennemi, pour permettre l'occupation d'une tranchée inoccupée à 50 mètres en avant de la ligne. A été grièvement blessé au cours de ce travail. Avait déjà été blessé. A toujours fait preuve des plus belles qualités de courage et de sang-froid.

Caporal PERRIN, 10^e génie : un camouflet ennemi ayant permis aux Allemands de pénétrer dans une extrémité de rameau français, s'est offert spontanément à se placer en sentinelle au fond du rameau pour arrêter la progression ennemie. A trouvé la mort en accomplissant sa mission.

Caporal HEUREAUX, 167^e d'infanterie : blessé une première fois, est resté à son poste, a reçu ensuite trois blessures graves. A donné le plus bel exemple d'énergie et de courage à ses camarades en dominant sa douleur et en disant : « Cela m'est égal de mourir, si ma mort peut être utile au pays. »

Caporal SCHERRER, 167^e d'infanterie : pour encourager ses hommes qui travaillaient à la reconstitution d'un parapet de tranchée, s'est porté à l'endroit le plus exposé et a été blessé en posant lui-même des sacs à terre dans une brèche faite par un obus.

Caporal GUIBOUT, 167^e d'infanterie : très belle conduite au feu. S'est porté résolument à l'attaque d'une tranchée ennemie, où il est arrivé une des premiers. Blessé grièvement, a exhorté ses camarades à tenir jusqu'au bout. Depuis le début de la campagne, a, dans toutes les attaques, par son entrain et sa bonne humeur, soutenu le moral de ses hommes.

Caporal SOULIER et soldat TRUCHY, 169^e d'infanterie : ont arrêté avec des grenades l'ennemi s'avancant dans un boyau, l'un faisant le coup de feu pendant que l'autre organisait un barrage. Ont ensuite refoulé l'ennemi balafouté au canon.

Caporal DALLE, 169^e d'infanterie : aussitôt après l'assaut, a fait preuve du plus grand dévouement dans l'installation d'un lance-bombes, qu'il a placé sur le terrain conquis, près de la tranchée de première ligne ; s'est maintenu sur cette position, malgré des feux de flanc, qui portaient d'un blockhaus ennemi ; a été mortellement frappé en ripostant au tir de l'ennemi.

Caporal RECOUVREUR, 169^e d'infanterie : au cours de l'attaque du 12 mai, s'est trouvé seul dans une tranchée allemande avec huit

ennemis, en a tué trois et a fait les cinq autres prisonniers.

Caporal DAVID, 167^e d'infanterie : tous les gradés de la section ayant été tués ou blessés, a pris le commandement dans des circonstances difficiles et a encouragé, pendant toute une nuit, les hommes à la résistance. Blessé grièvement (œil crevé), n'a pas cessé de remonter le moral de ses hommes. Est resté parmi eux jusqu'à ce que sa présence ne fût plus nécessaire.

Caporal RADLAUER, 167^e d'infanterie : renversé et contusionné par un obus au moment du départ de son unité pour l'assaut, s'est relevé rapidement, a rétabli l'ordre autour de lui et a entraîné avec vigueur ses hommes à l'attaque.

Caporal DINCHER, 167^e d'infanterie : au moment d'une contre-attaque, a fait preuve de décision en ramenant le calme parmi ses hommes un instant ébranlés, a assuré la garde du boyau dont il était chargé dans des circonstances particulièrement difficiles.

Soldat LEMAIRE, 356^e d'infanterie : posté comme grenadier à un dangereux carrefour de boyaux sous un bombardement intense de grenades et d'obus de gros calibre. A été blessé mortellement. Avant de mourir, a fait jurer à ses camarades de tenir jusqu'à la nuit.

Soldat DELZENNE, 168^e d'infanterie : agent de liaison, est arrivé porteur d'un ordre au moment d'une contre-attaque. A rempli sa mission et s'est ensuite porté vers l'ennemi qu'il a contribué à repousser à coups de grenades en re-nplacement d'un camarade blessé. A été tué en venant rendre compte de sa mission à son commandant de compagnie.

Soldat DAUDELAIN, 168^e d'infanterie : blessé une première fois pendant le combat du 1^{er} mai a voulu reprendre sa place après un pansement sommaire. A été ensuite blessé grièvement en lançant des grenades dans un boyau occupé par l'ennemi.

Soldat POLISSET, 168^e d'infanterie : a montré à ses camarades l'exemple du devoir en les entraînant à sa suite deux fois à l'assaut d'une tranchée. A été blessé très grièvement.

Soldat GRANGE, 168^e d'infanterie : quoique blessé une première fois au pied droit, n'a pas voulu quitter le combat et a été tué en montant une seconde fois à l'assaut.

Brancardiers DETTINGUER et GUERARD, 168^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, font l'admiration de leurs camarades. Ont montré les 1^{er} et 2^e mai le plus grand mépris du danger en allant sous le feu relever les blessés. Blessés tous deux en se prodiguant pour l'accomplissement de leur devoir.

Brancardier GAULPEAU, 168^e d'infanterie : a montré un dévouement inlassable, n'hésitant pas à aller relever des blessés dans les zones les plus dangereuses. A été blessé très grièvement en pansant un camarade.

Soldat VEIN, 168^e d'infanterie : blessé, n'a pas quitté un poste avancé, malgré les boîtes à mitraille qui pleuvaient autour de lui. A été évacué sur l'ordre de son chef de section et seulement après avoir été blessé une deuxième fois.

Soldat CHARTOM, 168^e d'infanterie : a assuré pendant quatre jours, sans répit, sous le feu, le service des grenades et des boîtes à mitraille; blessé très grièvement, a donné l'exemple du plus beau courage en supportant sans un cri les souffrances qu'il endurait.

Soldat PETITJEAN, 167^e d'infanterie : s'est courageusement élané pour reprendre une tranchée perdue et, seul, s'est glissé dans un boyau où il a surpris et fait prisonniers quatre Allemands.

Soldat BOUE, 167^e d'infanterie : jeune soldat de la classe 1915, blessé au cours de l'attaque, n'a pas voulu abandonner son poste et n'a cessé d'encourager ses camarades à se maintenir sur la position conquise.

Soldat MOTHOT, 167^e rég. d'infanterie : pendant une violente contre-attaque du parapet de la tranchée pour lancer des grenades et n'a cessé d'encourager ses camarades à tenir la position conquise.

Soldat REQUIEN, 169^e d'infanterie : ayant été enseveli par un obus torpille cinq minutes avant le départ de l'infanterie, légèrement blessé à la figure au-tête, s'est élané avec sa

demi-section à l'assaut de la tranchée ennemie. A largement contribué à l'organisation rapide de cette tranchée en s'employant activement à toutes les corvées nécessaires.

Soldat QUQU, 169^e d'infanterie : sous un feu intense de grenades qui venaient de tuer le chef de section et le chef de demi-section, a su maintenir dans un endroit périlleux des camarades que ces pertes avaient rendus hésitants.

Sapeur BROUILLARD, 10^e génie : entré le premier dans une tranchée ennemie a fait deux prisonniers, pris un lance-bombes qu'il a ramené en arrière et est retourné immédiatement sur la ligne de feu.

Soldat ENVEBIK, 19^e territorial : a fait preuve du plus grand dévouement et d'un mépris absolu du danger en allant relever des morts sur les premières lignes. A été grièvement blessé le 28 mai en accomplissant sa mission. Mort le même jour des suites de ses blessures.

Soldat BRILLOUET, 167^e d'infanterie : au cours d'une attaque, s'est lancé résolument en avant en entraînant ses camarades. Au cours d'une contre-attaque, ne s'est replié que le dernier et, à lui seul, a fait un barrage. Bel exemple de bravoure et de cranerie au feu.

Soldat MARQUE, 167^e d'infanterie : a sauté le premier dans la tranchée ennemie, a pris une mitrailleuse et fait prisonniers les Allemands qui la servaient.

Soldat NICOLAS, 168^e d'infanterie : dans la nuit du 31 mai au 1^{er} juin, a défendu à lui seul une partie de la tranchée bouleversée par le feu de l'artillerie ennemie. Par son opiniâtreté, a grandement contribué à la remise en état du parapet et permis ainsi de dégager son caporal et deux hommes qui avaient été ensevelis.

Soldat BIGAT, 333^e d'infanterie : ayant aperçu, la nuit, des ennemis qui s'approchaient à plat ventre d'une tranchée qu'il occupait, est monté sur le parapet, donnant à son chef de section des indications précieuses sur la marche de l'assaillant, a contribué ainsi à repousser l'attaque. A été grièvement blessé à la fin de l'action.

Soldat FRONTAUX, 333^e d'infanterie : se trouvant dans une tranchée de première ligne au moment de l'explosion de trois fourneaux de mine et ayant été enfoui avec plusieurs camarades, s'est porté au parapet aussitôt dégagé et a contribué à empêcher l'ennemi de prendre pied dans les entonnoirs et dans la tranchée.

Soldat CAMBURAT, 333^e d'infanterie : a rétabli dans un boyau un barrage que venait d'enlever l'ennemi. A défendu vaillamment, et par son opiniâtreté et son courage, a arrêté les progrès de l'ennemi. A été tué à ce poste périlleux.

Soldat BERTRAND, 356^e d'infanterie : blessé au cours du combat, a continué le lancement des grenades pour conserver un barrage dans une tranchée conquise; est resté trois heures à ce poste périlleux qu'il n'a abandonné qu'épuisé par la douleur; modèle d'énergie et de courage.

Chef de bataillon DESOFFY DE CSERNECK ET TARKO, état-major de la 1^{re} armée : officier d'état-major de haute valeur, a exécuté de nombreuses liaisons sous le feu et d'importantes reconnaissances dans les tranchées les plus avancées. A rendu, depuis le début de la campagne, les plus grands services par son activité et son jugement.

10^e COMPAGNIE DU 167^e D'INFANTERIE : le 8 juin, sous un feu violent de mousqueterie et de mitrailleuses, s'est élançée avec la plus brillante bravoure à l'assaut de plusieurs lignes de tranchées ennemies; s'en est emparé, a fait de nombreux prisonniers et pris une mitrailleuse.

19^e COMPAGNIE DU 346^e D'INFANTERIE : le 8 juin, sous un feu violent, s'est portée brillamment à l'attaque de retranchements ennemis. Grâce à un mouvement débordant de sa gauche, exécuté sous le feu, et malgré de très grosses pertes, s'est emparé de la totalité des ouvrages ennemis.

La compagnie 26/3, la section de la compagnie du 26/6, commandée par le lieutenant DELALANDE, du 1^{er} génie : sous la direction du capitaine Wathier, commandant la compagnie 26/3, ces unités ont montré un entraînement admirable, un dévouement sans bornes et une ardeur agressives qui ne se sont jamais démentis, au cours d'opérations de guerre souterraines entreprises dans les con-

ditions les plus difficiles. De nombreux actes de bravoure individuels ou collectifs ont marqué les trois mois qu'ont duré ces opérations poursuivies avec une ténacité inlassable et couronnées par le succès.

21^e compagnie du 353^e d'infanterie : occupait, le 15 mai, une tranchée de première ligne au moment où l'ennemi faisait exploser trois fourneaux de mine et se portait à l'attaque aussitôt. Malgré l'énorme bouleversement produit et bien qu'une partie de l'effectif ait été écrasée ou enfouie, cette compagnie a fait preuve d'un sang-froid remarquable et d'un bel esprit de cohésion en faisant face instantanément à l'attaque et en repoussant l'ennemi.

Lieutenant-colonel GUERRIER, chef d'état-major : chef d'état-major d'une division isolée, en première ligne depuis le début de la campagne, a contribué aux succès de cette unité par son intelligence, son infatigable activité et son sens tactique. A notamment, apporté un concours précieux au général commandant la division dans la conduite détaillée et ininterrompue, jusque dans les moindres actions d'opérations qui, après une progression constante, ont abouti à la conquête d'une forêt importante.

Chef de bataillon ROZIER, 346^e d'infanterie, commandant l'infanterie de l'attaque du 8 juin : a brillamment conduit une attaque menée par deux bataillons qui nous a rendus maîtres d'une position ennemie ayant un front de 350 mètres et comprenant plusieurs lignes de tranchées. A fait preuve en la circonstance d'énergie, de sens tactique et d'initiative d'offensive (déjà cité à l'ordre de l'armée les 6 janvier et 21 mai 1915).

Capitaine CHAUMONT, 168^e d'infanterie : beau type de soldat, doué des plus belles qualités militaires, alliant une vigueur physique exceptionnelle à une bravoure entraînante et froide, suivant les circonstances : a commandé pendant six mois, avec distinction, un bataillon engagé dans une progression pied à pied, à proximité immédiate de l'ennemi. A été blessé mortellement par un éclat d'obus le 4 juin.

Lieutenant MAURIE, 169^e d'infanterie : officier d'une très grande bravoure et commandant remuant, a conduit sa compagnie, s'est dépensé sans compter au combat du 3 mai, donnant à tous l'exemple du courage calme et du plus grand sang-froid. Malgré de violentes contre-attaques, a pu maintenir sa compagnie sur les positions conquises. A été grièvement blessé.

Lieutenant UNAL, 16^e d'infanterie : à l'attaque du 8 juin, a par son courage, son entraînement et son initiative, assuré le succès sur les objectifs assignés à sa compagnie, en donnant à ses hommes le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid.

Sous-lieutenant BRULFET, 167^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa compagnie à l'assaut, s'est emparé d'un seul élan de trois lignes de tranchées et, maître de la dernière, l'a rapidement mise en état de défense. Blessé à la tête, est resté à son poste.

Lieutenant VUILLEMET, 346^e d'infanterie : a brillamment entraîné sa compagnie à l'attaque de deux lignes successives de tranchées ennemies et s'y est maintenu malgré un violent bombardement. S'est déjà distingué au cours des différentes actions, et notamment le 22 septembre, où il a été blessé.

Sous-lieutenant PEITZ, 169^e d'infanterie : officier d'un très grand courage et d'un très grand dévouement. Au cours d'un combat de nuit, son commandement de compagnie ayant été blessé, a pris le commandement et a su, par son calme et son sang-froid, maintenir tout le monde à sa place. Grièvement blessé, n'a quitté son commandement que trahi par ses forces.

Sous-lieutenant TERRIER, 167^e d'infanterie : s'est signalé à l'attaque du 8 juin par sa belle attitude au feu. A brillamment porté sa section à l'assaut des tranchées ennemies. A rapidement organisé la position et s'y est maintenu sous un violent bombardement d'artillerie lourde.

Sous-lieutenant GENY, 316^e d'infanterie : a eu, avec deux sections de sa compagnie, les éléments de deux lignes successives de tranchées qui lui avaient été assignés comme objectifs. A fait l'admiration de tous en se portant aux endroits les plus dangereux pour obliger l'ennemi à se retirer.

Adjudant HEBEL, 169^e d'infanterie : sous-officier remarquable sous tous les rapports.

Placé dans un boyau particulièrement dangereux, a été blessé au cours d'une contre-attaque. A conservé le commandement de sa section jusqu'au moment où la contre-attaque a été repoussée; est allé se faire panser au poste de secours et est revenu immédiatement reprendre le commandement de sa section, donnant à tous un bel exemple de courage et d'énergie.

Adjudant PFEIFFER, 169^e d'infanterie : chargé de la défense d'un barrage, s'y est maintenu avec acharnement pendant quatre jours et trois nuits, tenant tête à un ennemi audacieux, lançant lui-même des grenades pour éloigner les agresseurs. Par sa bravoure et son énergie, a conservé la position.

Sergent CHOPINEAU, 169^e d'infanterie : excellent sous-officier, a montré, à maintes reprises, les plus belles qualités d'allant et de courage. Blessé mortellement, le 30 mai, à la tête de sa demi-section en contribuant, par son action énergique, à repousser une contre-attaque allemande.

Sergent JALADERT, 169^e d'infanterie : chargé de la défense d'un barrage, s'y est maintenu avec acharnement pendant quatre jours et trois nuits, tenant tête à un ennemi audacieux, lançant lui-même des grenades pour éloigner les agresseurs. Par sa bravoure et son énergie, a conservé la position.

Sergents HULIN et CHOQUET, 169^e d'infanterie : chargés de la défense d'un barrage, s'y sont maintenus avec acharnement, ont été blessés et ont quitté leur poste que lorsque tout danger était conjuré.

Sergent LABLANCHIE, 167^e d'infanterie : a donné les preuves de la plus grande bravoure à l'attaque du 8 juin; quoique blessé au bras au début, a continué à commander sa demi-section. A été tué après l'assaut.

Sergent VANPETEGHEM, 10^e génie : a montré au cours d'une guerre de mines qui a duré trois mois, de grandes qualités de sang-froid, de dévouement et de savoir technique. Après l'assaut du 10 juin, a fait acte de bravoure en allant chercher sous le feu de l'ennemi, un de ses sapeurs tué en plaçant des éléments de réseau de fils de fer.

Sergent MONIAT, 10^e génie : étant chef d'un détachement du génie, qui accompagnait une colonne d'assaut, a fait preuve du plus grand courage dans l'attaque du 8 juin en entraînant ses sapeurs jusqu'à la troisième ligne ennemie, donnant le plus bel exemple de bravoure et d'allant. A montré beaucoup d'initiative et de sang-froid dans l'organisation des positions conquises.

Caporal GUIRY, 169^e d'infanterie : belle conduite au feu; a par son courage et son sang-froid, entraîné et maintenu son escouade sous le feu de l'ennemi; a fait et défendu le barrage. Blessé une première fois, est resté à son poste et ne s'est retiré qu'après avoir reçu une deuxième blessure grave.

Caporal BLANCHET, 169^e d'infanterie : a vaillamment entraîné son escouade à l'attaque d'un boyau où l'ennemi venait de prendre pied. A repoussé l'ennemi à la balonnette et a reconstruit le barrage démoli. A fait preuve d'un courage et d'une énergie dignes de tout éloge.

Caporal MEURIOT, 169^e d'infanterie : a toujours montré le plus grand courage dans l'exécution des missions qui lui ont été confiées. Blessé mortellement le 30 mai, en contribuant par son action énergique à repousser une contre-attaque allemande.

Caporales FOSSARD et COUVRET, 169^e d'infanterie : chargés de défendre un barrage attaqué violemment par l'ennemi, l'ont défendu avec héroïsme jusqu'à la mort.

Caporal BRETON, 169^e rég. d'infanterie : chargé de défendre un barrage attaqué violemment par l'ennemi, l'a défendu avec héroïsme jusqu'à la mort.

Soldat COLLOVILLE, 169^e d'infanterie : a donné, depuis son arrivée sur le front, l'exemple d'un courage merveilleux. Au combat du 30 mai, a sauté le premier dans une tranchée ennemie fortement occupée, en abattant plusieurs soldats allemands qui commençaient à se ressaisir; a semé la panique parmi les autres défenseurs. A, en outre, coopéré à la prise d'une dizaine de prisonniers, parmi lesquels un officier.

Soldat MAUDHUIT, 169^e d'infanterie : le 30 mai, sous un feu particulièrement violent, s'est porté courageusement à l'assaut d'une tranchée ennemie aux côtés de son chef. A coopéré à la prise d'une dizaine de prisonniers dont un officier et, en dépit du danger,

a assuré avec les unités voisines des liaisons extrêmement périlleuses.

Soldat PERISSIN-PIRASSET, 169^e d'infanterie : s'est offert volontairement pour construire les barrages. A travaillé jusqu'à épuisement de ses forces. A par son sang-froid, son énergie, son adresse dans le lancement des grenades, contribué à repousser les contre-attaques ennemies. N'a quitté son poste qu'après avoir été grièvement blessé.

Soldat DAUPHIN, 169^e d'infanterie : a rempli avec zèle le rôle d'agent de liaison. Au cours d'une de ses missions, ayant trouvé un boyau conduisant à l'ennemi complètement évacué par un groupe d'hommes qui l'occupaient, a avec courage et énergie, fait réoccuper le boyau au moment où l'ennemi s'apprêtait à y prendre pied; a réussi à reconstruire le barrage et a conservé le commandement du groupe jusqu'à l'arrivée d'un sous-officier.

Soldat MIGNOT, 169^e d'infanterie : a donné, le 30 mai, le plus bel exemple de sang-froid et de mépris du danger en restant à son poste de combat sous un jet nourri de grenades et sous un feu violent d'artillerie. A été tué par un éclat d'obus.

Soldats SAIVEAU et HOUBEAU, 169^e d'infanterie : les grenadiers d'un barrage ayant été tués ou blessés, se sont proposés pour les remplacer. Ont été grièvement blessés à ce poste dangereux.

Soldats NOEL, BESNARD et LOZZIO, 167^e d'infanterie : au cours de l'attaque du 8 juin, se sont vaillamment élançés à l'assaut d'un entonnoir occupé par l'ennemi et où partait un feu bien ajusté qui empêchait de déboucher des tranchées. Sont tombés mortellement frappés sur le bord de l'entonnoir.

Soldat CHEVALIER, 167^e d'infanterie : a toujours fait preuve d'entraînement et de bravoure. S'est toujours trouvé au premier rang de ceux qui se portaient à l'assaut. A reconnu, au cours du combat du 8 juin, un boyau au-delà de la limite qui lui avait été assignée, l'a mis en état de défense et en a interdit l'accès jusqu'à l'arrivée de ses camarades.

Soldat ROUSSELLE, 167^e d'infanterie : a montré de grandes qualités de bravoure en s'élançant avec une équipe de grenadiers à l'assaut des tranchées ennemies. S'est tenu toute la nuit dans un poste d'observation avancé. Donne à ses camarades, en toutes circonstances, le plus bel exemple par son calme et son entraînement dans le combat.

Soldat BLOT, 346^e d'infanterie : est sorti le premier pour l'assaut de tranchées ennemies et a trouvé une mort glorieuse en arrivant à quelques pas de l'ennemi.

Lieutenant-colonel MONNIER, 31^e d'artillerie : officier ayant fait preuve de nombreuses circonstances d'une bravoure et d'un calme exceptionnels. A été très grièvement blessé au moment où, sous un feu particulièrement intense, il allait de batterie en batterie se rendre compte des tirs exécutés, en donnant l'exemple du plus grand sang-froid. Est mort des suites de ses blessures.

Chef d'escadron DOUBOT, 31^e d'artillerie : officier possédant un calme et un sang-froid remarquables, ayant commandé son groupe d'une manière très brillante dans des circonstances particulièrement difficiles. A été tué le 8 septembre 1914.

Lieutenant BIERGE, 44^e d'artillerie : officier de beaucoup d'allant et de sang-froid, ayant rempli, avec beaucoup de bravoure des missions particulièrement périlleuses. A rendu les plus grands services comme observateur dans les tranchées de première ligne et a été tué à son poste d'observation. Déjà titulaire d'une citation à l'ordre de la division en novembre 1914.

Lieutenant CHAILLET, 67^e d'infanterie : a fait preuve, pendant toute la campagne, d'une bravoure et d'un dévouement exemplaires. A maintenu ses hommes dans la tranchée, sous un violent bombardement, et a été tué à son poste, par un éclat d'obus, le 21 juin 1915.

Sous-lieutenant BOUVIER, 40^e d'artillerie : a, sous le bombardement et la fusillade, dans les combats du 20 au 27 juin, montré un entraînement, une résistance, une bravoure, dignes d'admiration dans l'installation aux tranchées, le réglage et le tir de trois batteries d'engins divers destinés à préparer l'attaque de retranchements ennemis.

Sergent GAGNON, 54^e d'infanterie : parti comme volontaire au front où il se fit désigner comme sapeur-pionnier. Blessé mortelle-

ment le 21 avril au moment où il s'apprêtait à sauter dans un élément de tranchée, il eut encore la force de crier : « Ne vous occupez pas de moi, c'est fini, vengez-moi ! »

Sergent-fourrier PLUCHE, 67^e d'infanterie : sous-officier plein d'entrain. Au cours d'un violent bombardement, a été tué le 21 juin 1915 auprès de son capitaine, alors qu'il se tenait debout dans la tranchée pour donner l'exemple du calme.

Soldat GRISON, 67^e d'infanterie : soldat pionnier blessé à la tête le 24 juin 1915, par un éclat d'obus pendant l'exécution d'un travail commandé; conduit au poste de secours a appris que le peloton des pionniers devait suivre un bataillon chargé de donner l'assaut aux tranchées ennemies. Malgré sa blessure, a suivi ses camarades en répondant à l'adjudant qui voulait le laisser à l'abri : « Je veux monter là-haut, j'ai des frères à venger. »

Soldat NEVEU, 67^e d'infanterie : a donné depuis le début de la campagne l'exemple d'une bravoure, d'un dévouement et d'une abnégation admirables. Toujours volontaire pour les missions les plus dangereuses et les plus pénibles. A été tué le 21 juin 1915.

Lieutenant-colonel VINEY, commandant l'artillerie d'une division : technicien de grande valeur, doué, en outre, de qualités de commandement exceptionnelles. A su organiser d'une façon remarquable le tir de vingt-deux batteries de campagne, dans la journée du 5 avril 1915. Son habileté, sa précision, l'énergie et la bravoure dont il a largement fait preuve au cours des attaques des 8, 13 et 20 avril et du 5 mai 1915, ont permis aux troupes d'infanterie de la division de s'emparer de lignes importantes de tranchées ennemies et de s'y maintenir.

Lieutenant-colonel FAVIER DU NOYER DE LESCHERAIN, 15^e d'infanterie : chef de corps accompli, d'un rare esprit de décision, tenace, habile et courageux, inspirant toute son ardeur à son régiment qu'il commande depuis le 7 septembre 1914. S'est particulièrement distingué au cours de la campagne, dans les divers combats auxquels il a pris part, notamment les 19, 27 et 28 août, 12 octobre, du 15 au 22 décembre et 6 avril 1915, en infligeant de rudes échecs à l'ennemi.

Chef de bataillon IONETT, 163^e d'infanterie : officier de grande valeur. Le 27 août 1914, chargé de la défense d'un bois, a su maintenir son bataillon dans un ordre parfait sous un feu d'artillerie des plus violents. D'une bravoure remarquable, s'exposant toujours au premier rang, donnant à tous le plus bel exemple d'énergie et de courage en suscitant l'admiration de ses subordonnés. Blessé mortellement le 28 août à la tête de son bataillon.

Capitaine GUILLET, 157^e d'infanterie : le 22 juin, a montré le plus grand calme et a pris les dispositions les plus judicieuses après l'explosion d'une mine allemande qui avait bouleversé une grande partie de son secteur et dirigé les travaux de déblaiement sous un feu meurtrier de bombes. A été blessé de 7 balles le 6 septembre 1914.

Capitaine RIGOLLET-DUPRÉ, 163^e d'infanterie : officier d'un remarquable sang-froid, n'a jamais cessé de donner des preuves de son courage et de sa froide et intelligente bravoure. S'est maintenu ferme sa compagnie devant les attaques allemandes grâce à son ascendant moral sur sa troupe. Tombé glorieusement le 29 septembre 1914, en conduisant sa compagnie à l'attaque d'une position fortement défendue.

Capitaine MILLOT, 163^e d'infanterie : officier remarquable, a magnifiquement entraîné sa compagnie le 11 octobre 1914, à l'assaut des tranchées allemandes. A été tué au moment où il excitait le courage de ses hommes dont il avait su gagner l'entière confiance. S'était déjà distingué dans différents combats.

Capitaine GAILLEUR, 163^e d'infanterie : commandant d'une section de mitrailleuses, l'a dirigée avec beaucoup d'intelligence et d'énergie. Promu capitaine et nommé au commandement d'une compagnie, a été tué le 28 septembre, en entraînant brillamment son unité à l'attaque des tranchées ennemies.

Capitaine BOURGEY, 163^e d'infanterie : a brillamment conduit au feu la section de mitrailleuses dont il avait le commandement au début de la campagne. Dans la nuit du 27 au 28 août, sous le feu violent de l'artillerie ennemie qui tentait de gagner nos posi-

tions, a enrayé, par un feu nourri de ses mitrailleuses, le mouvement enveloppant dont nos troupes étaient menacées, y a perdu la moitié de son personnel et a pu néanmoins se replier en emportant tout son matériel. Promu capitaine et nommé commandant d'une compagnie, a été tué le 28 septembre 1915, en entraînant brillamment son unité à l'attaque d'une position ennemie très fortement défendue. Était animé au plus haut point de l'esprit du devoir.

Sous-lieutenant VERGNE, 163^e d'infanterie : le 8 septembre 1914, a maintenu pendant vingt-quatre heures sa section sur une position violemment bombardée et y a été tué.

Lieutenant MEYNIER, 163^e d'infanterie : le 7 avril 1915, a brillamment enlevé son peloton à l'assaut d'une tranchée allemande. A été tué dans cette tranchée pendant une contre-attaque.

Sous-lieutenant ANDRÉ, 275^e d'infanterie : officier énergique, brave et très vaillant. A entraîné et mené le 5 avril 1915, sous un feu des plus violents, sa section à l'assaut des tranchées allemandes où il a pris pied. A été tué au cours d'une lutte acharnée.

Adjudant-chef TROUCHAUD, 275^e d'infanterie : au combat du 26 août, où son lieutenant venait de tomber grièvement blessé, a pris le commandement de la section qu'il a conservé plusieurs heures en l'entraînant en avant, malgré un feu violent et bien que grièvement blessé lui-même. Revenu sur le front complètement guéri et sur sa demande, n'a cessé de donner l'exemple des plus belles qualités militaires, notamment aux combats d'avril, où, par son attitude énergique et son ascendant, il a maintenu intact le moral de ses hommes soumis à de violents bombardements.

Sergent ROUX, 457^e d'infanterie : sous-officier d'une bravoure et d'une audace remarquables. A été blessé au mois de décembre 1914. Est tombé glorieusement le 15 juin 1915 à un poste délicat qu'il était chargé de garder après l'explosion d'une mine ennemie.

Général de division BLAZER : officier général de la plus haute valeur, d'une énergie inlassable ; a toujours donné aux troupes de sa division, l'exemple du mépris le plus absolu du danger. A été grièvement blessé le 12 juillet 1915, en parcourant les tranchées de première ligne de son secteur.

Capitaine BARBIER, état-major d'une division d'infanterie : a, depuis le début de la campagne, rempli des missions périlleuses, avec une intelligence et une bravoure au-dessus de tout éloge ; mortellement blessé le 12 juillet 1915, en visitant les tranchées de première ligne.

Lieutenant TOMMY-MARTIN, paro d'artillerie d'un corps d'armée : observateur d'artillerie volontaire absolument remarquable, se dépense sans compter de jour et de nuit par son inlassable activité, son intelligence initiative, son mépris du danger ; toujours prêt à se porter aux points les plus exposés, ne cesse de fournir les renseignements les plus précieux sur l'ennemi, qui ont permis de faire reculer les batteries adverses jusqu'à la limite de portée de nos batteries.

Sous-lieutenant BOURSAUD, 134^e d'infanterie : sous un feu violent de mitrailleuses et d'artillerie, le 7 juillet 1915, a brillamment conduit sa section à l'attaque des tranchées allemandes. S'est déjà fait remarquer au cours de la campagne par les plus belles qualités militaires.

Sous-lieutenant DUCERRE, 134^e d'infanterie : le 7 juillet, bien que blessé, a gardé le commandement de sa section et l'a entraînée jusqu'à la tranchée ennemie devant laquelle il est tombé grièvement blessé.

Sous-lieutenant JOURLIN, 134^e d'infanterie : le 7 juillet 1915, s'est porté résolument à l'attaque d'une tranchée allemande en entraînant sa section. A été tué à quelques pas d'une tranchée ennemie.

Sous-lieutenant RICHARD, 134^e d'infanterie : s'est porté résolument à la tête de sa section pour faire tomber un barrage allemand établi dans un boyau ; a été blessé à la tête et au pied, est allé se faire soigner par ordre et a repris aussitôt après le commandement de sa section.

Sous-lieutenant MAURAGE, 134^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué le 7 juillet 1915, à l'attaque d'une tranchée occupée par les Allemands. A été blessé en entraînant sa section à l'assaut.

Sous-lieutenant MORAND, 134^e d'infanterie :

a entraîné sa section avec vigueur jusqu'au corps à corps. A été tué au moment où il s'apprêtait à sauter dans la tranchée ennemie le 7 juillet 1915.

Sous-lieutenant BERTHAUD, 134^e d'infanterie : le 7 juillet 1915, s'est porté résolument en tête de sa section à l'attaque d'une tranchée allemande sous un feu violent de mitrailleuses. A été grièvement blessé.

Adjudant ARVEUX, 134^e d'infanterie : plein d'énergie, a été tué au moment où il entraînait sa section et dépassait le barrage ennemi, malgré le feu violent de plusieurs mitrailleuses, le 7 juillet 1915.

Sergent-major REVAILLER, 27^e d'infanterie : a toujours donné l'exemple de la plus brillante bravoure. Le 7 juillet 1915, en entraînant sa section dans une contre-attaque, a été blessé grièvement à l'œil gauche.

Sergent TOULLON, 27^e d'infanterie : le 7 juillet 1915, au cours d'une attaque, a établi un barrage dans une tranchée ennemie après en avoir repoussé les défenseurs. A défendu, avec succès, son emplacement violemment attaqué à coups de grenades et s'y est maintenu.

Sergent DUMONTET, 134^e d'infanterie : remplaçant son lieutenant blessé, a entraîné sa section jusqu'à la ligne ennemie. A été blessé à la tête au moment où il sautait dans la tranchée, le 7 juillet 1915.

Sergent DALTROFF, 134^e d'infanterie : le 8 juillet 1915, au moment d'un bombardement violent de la tranchée occupée par la compagnie, est sorti de sa tranchée pour montrer l'exemple du calme et du sang-froid à sa troupe. A été blessé en sauvant un homme enseveli par l'explosion d'une bombe.

Sergent REVILLER, 134^e d'infanterie : grièvement blessé le 7 juillet 1915 à la tête de sa troupe en abordant la tranchée ennemie.

Caporal MOREL, 27^e d'infanterie : a été mortellement blessé alors qu'il entraînait pour la deuxième fois son escouade à l'assaut de la ligne ennemie, sous un feu des plus violents, le 7 juillet 1915.

Caporal COULON, 27^e d'infanterie : se distingue depuis le début de la guerre. Le 7 juillet, en attaquant une tranchée allemande, a atteint le premier cette tranchée et a contribué par son exemple à entraîner ses camarades sous un feu nourri de mitrailleuses.

Caporal BOURGEOIS, 134^e d'infanterie : chef d'une équipe de grenadiers. Le 7 juillet 1915, a été grièvement blessé en sortant d'un boyau pour lancer des grenades sur l'ennemi, ne s'est retiré qu'après avoir passé son commandement au plus ancien de ses hommes.

Soldat DELOMMIER, 56^e d'infanterie : brancardier de compagnie, n'a pas cessé de faire preuve du plus grand dévouement dans les différents combats où sa compagnie a été engagée, en particulier les 5, 6, 7 avril, le 14 mai et pendant le bombardement qui a suivi. A été blessé grièvement au moment où il venait de passer un sergent et des hommes touchés par un obus. A déjà été cité à l'ordre de la brigade après les affaires des 5, 6 et 7 avril.

Soldat COQUETON, 27^e d'infanterie : faisant partie d'un groupe de grenadiers précédant une colonne d'assaut, s'est porté trois fois à l'attaque des tranchées ennemies le 7 juillet. A eu la jambe brisée alors qu'il lutait avec une intrépidité remarquable contre les grenadiers ennemis.

Soldat MARTIN, 27^e d'infanterie : bien que blessé à une première attaque, a voulu prendre part à un second assaut des tranchées ennemies où il réussit à pénétrer un des premiers, le 7 juillet 1915.

Soldat FRÉTEAU, 134^e d'infanterie : a été tué au moment où, le premier, il sautait dans la tranchée ennemie, le 7 juillet 1915.

Soldat BOGRAT, 134^e d'infanterie : d'une bravoure remarquable. A été grièvement blessé, le 7 juillet, en entraînant ses camarades à l'assaut des tranchées ennemies.

Soldat LAMENÇON, 134^e d'infanterie : le 7 juillet 1915, s'est offert, comme volontaire, pour aller reconnaître la tranchée ennemie ; blessé très grièvement à l'épaule, a refusé de se laisser transporter au poste de secours, en disant : « Vous avez du travail ici. En avant, mes enfants, et vive la France ! ».

Soldat MONTCEAU, 134^e d'infanterie : est arrivé le premier à l'assaut d'un boyau, le 7 juillet 1915, et est resté un jour et une nuit à tenir un barrage. A été grièvement blessé.

Sergent FRANÇON, 28^e bataillon de chas-

seurs : depuis le début de la campagne, n'a cessé, en toutes occasions de faire preuve du plus grand courage. A été mortellement blessé en se portant dans une tranchée, au secours d'un chasseur grièvement atteint.

Sergent BRISSARD, 28^e bataillon de chasseurs : toujours volontaire pour les missions dangereuses, toujours fournissant au retour de ses nombreuses patrouilles de précieux renseignements. A été mortellement frappé le 18 juin, au moment où il observait un petit poste avancé de l'ennemi.

Sergent KAYNAUD, 27^e bataillon de chasseurs : a pris, sous un feu violent d'infanterie, le commandement de sa section, l'a entraînée à l'assaut et est tombé glorieusement à sa tête.

Sergent TRUCHI, 27^e bataillon de chasseurs : faisant preuve d'un superbe courage, a entraîné sa section à l'assaut de deux lignes de tranchées ennemies sous un feu des plus violents.

Sergent COUSTOU, 27^e bataillon de chasseurs : très belle conduite au feu ; a été tué en chargeant à la tête de sa section.

Sergent TOURNIER, 27^e bataillon de chasseurs : a enlevé ses hommes avec le plus bel entrain ; a organisé immédiatement le terrain conquis, et, sous une grêle de balles, s'est porté au secours de ses hommes blessés ; a été grièvement blessé lui-même en cherchant à les mettre à l'abri.

Caporal fourrier CLOPPET, 22^e bataillon de chasseurs : sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve sans cesse d'un courage et d'une énergie dignes des plus beaux éloges ; a été mortellement frappé alors que, sous un feu violent de mitrailleuses, il écoutait avec le plus grand calme les ordres que son capitaine lui donnait à transmettre.

Caporal FORAY, 22^e bataillon de chasseurs : remplissant les fonctions de caporal téléphoniste a assuré son service avec un courage et un mépris du danger admirables, repérant avec le plus grand dévouement des lignes sans cesse coupées par un bombardement infernal. Grièvement blessé.

Soldat DELPONT, 22^e bataillon de chasseurs : en toutes circonstances, s'est distingué par son attitude courageuse ; le 21 juin, sous une pluie de balles, a rallié quelques hommes privés de chef et les a reportés brillamment à l'attaque.

Chasseur LAROCHE, 22^e bataillon : pendant l'occupation d'un village, sous un bombardement incessant, est allé à tout instant, le jour comme la nuit, réparer les lignes téléphoniques coupées ; a été tué au cours d'une de ses expéditions.

Chasseurs COPPEL, PÉPIN et NICAUD, 22^e bataillon : seuls survivants d'une patrouille de douze hommes partis à l'assaut d'une tranchée ennemie ; par leur courage et leur énergie, se sont maintenus seuls dans cette tranchée conquise jusqu'à l'arrivée de leur section.

Chasseur GALLAND, 28^e bataillon : a pris part depuis le début de la campagne à toutes les actions de la compagnie, toujours volontaire pour les missions dangereuses ; le 15 juin, a été, à plusieurs reprises, chercher sous le feu, les blessés restés dans les réseaux de fils de fer ; le 17 juin, s'est élancé seul à l'attaque d'un blockhaus, et y a pris pied chassant les derniers défenseurs.

Chasseurs CASTEL, HENRY et ISNARD, 27^e bataillon : au moment où leur section partait à l'assaut, ont aperçu un groupe d'ennemis tirant de flanc sur leurs camarades ; se sont précipités sur ce groupe et ont réussi à faire six prisonniers dont un sous-officier.

Chasseur TRINQUECOSTE, 27^e bataillon : agent de liaison, toujours aux endroits les plus dangereux, s'est particulièrement distingué aux combats des 15 et 22 juin, faisant le coup de feu pour se frayer un passage et transmettre les ordres.

Chasseur PRUNELLI, 27^e bataillon : chasseur d'un courage exemplaire et d'une énergie farouche ; s'est particulièrement distingué aux combats du 15 au 22 juin, en assurant les liaisons sous un feu des plus violents et en faisant acte d'autorité vis-à-vis de ses camarades, dont le chef venait d'être tué.

Chasseur DELUCHI, 27^e bataillon : grièvement blessé deux fois au cours d'un combat, a conservé sa gaieté habituelle, a travaillé à l'organisation d'une tranchée sur la position conquise, exaltant ainsi le moral de ses camarades.

ESCADRILLE FRANÇAISE EN SERBIE, M. F. 99 : sous l'autorité et l'habile direction de son chef, le capitaine VITRAT, a donné à tous points de vue, la plus entière satisfaction aux autorités militaires serbes ; a été de périlleuses reconnaissances, qui ont permis de fournir d'importants renseignements à l'état-major sur la situation de l'armée ennemie ; a procédé à la prise de photographies et a accompli de nombreux voyages, au cours desquels a été abattu un avion ennemi ; le personnel de cette escadrille a fait preuve, en toutes circonstances, de discipline, de courage et d'entrain.

Ingénieur HERCK, aviation militaire, annexe de Lyon : ingénieur très distingué, dirige avec une haute compétence le service des moteurs au service annexe des fabrications ; a procédé à de nombreuses études et mises au point de moteurs et d'appareils, a pris part à de nombreux vols aériens, notamment lors d'un lancement de projectiles sur une place forte ennemie.

Capitaine BREART DE BOISANGER, 114^e d'infanterie : officier très brave et très énergique. Blessé, le 24 août, a refusé d'être évacué. Blessé à nouveau, le 8 septembre, s'est fait panser et a repris le commandement de sa compagnie à la tête de laquelle il est glorieusement tombé quelques instants plus tard.

Maréchal des logis UHRICH, 21^e dragons : étant en reconnaissance et ayant en son officier grièvement blessé, a mis pied à terre sous un feu violent pour donner sa monture à son chef. S'est emparé d'un cheval sans cavalier, a eu cette deuxième monture tuée sous lui, puis a continué sa reconnaissance à pied et a réussi à regagner les lignes françaises avec des renseignements précis.

LA 7^e COMPAGNIE DU 37^e D'INFANTERIE : le 26 juin, l'ennemi ayant fait une attaque en force précédée de jet de pétrole enflammé, la 7^e compagnie du 37^e, sous le commandement en rigueur du capitaine VERDAVINE, est sortie de ses tranchées en feu et a contre-attaqué immédiatement à coups de bombes et de grenades. Les hommes combattant debout, sur le parapet et le parapet, avec une bravoure et une ardeur merveilleuses, ont repoussé quatre attaques successives de l'ennemi et ont maintenu intact le front qui leur était confié.

Chef de bataillon GUEDENEY, 9^e bataillon de chasseurs : le 21 juin, a brillamment enlevé à la tête de son bataillon, une position allemande très solidement occupée. S'y est ensuite maintenu pendant trois jours et trois nuits, en dépit des contre-attaques ennemies. Exemple vivant d'endurance et de courage, a su communiquer à tous l'indomptable énergie qui l'anime.

Chef de bataillon AROT, bataillon divisionnaire du génie : chargé de la direction des travaux préparatoires de l'attaque du 20 juin, a déployé dans l'accomplissement de cette tâche une activité sans bornes, se prodiguant de jour et de nuit, avec un inlassable dévouement. A ensuite organisé avec une rare compétence les positions conquises, faisant preuve d'une indomptable énergie, malgré les fatigues des jours précédents, voyant tout par lui-même et se portant constamment sous le feu aux points les plus avancés de nos lignes avec un mépris du danger qui a fait l'admiration de ses chefs.

Chef de bataillon DE TORQUAT DE LA GOULERIE, 18^e bataillon de chasseurs : le 20 juin, debout sur le parapet au milieu des balles et des obus, a lancé son bataillon de chasseurs à l'attaque des positions ennemies. A enlevé deux lignes de tranchées et a tenu tête avec énergie jusqu'au 24 juin à de furieuses contre-attaques. Chef de corps d'une chevaleresque bravoure.

Lieutenant GUILLERY, 51^e d'infanterie : blessé en septembre, ayant rejoint le front après guérison. Modèle de courage et d'intrépidité. Tombé glorieusement après avoir abattu plusieurs ennemis lors de l'attaque à l'ennemi du 26 juin 1915.

Lieutenant TENAUD, 51^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut avec une grande énergie, a réussi à prendre pied dans la position ennemie et s'y est maintenu. A été grièvement blessé.

Lieutenant MIROY, 87^e d'infanterie : commandant de la 2^e compagnie, a entraîné brillamment sa compagnie à l'attaque du 22 juin et a su organiser d'une façon remarquable la défense de la position conquise par elle.

A été tué le 25 juin en allant reconnaître de nouvelles positions qu'il était chargé d'occuper.

Lieutenant CHEYNET, 87^e d'infanterie : le 22 juin, un fusil à la main et faisant le coup de feu, a entraîné sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies. Est tombé mortellement frappé quelques mètres avant d'y parvenir.

Lieutenant DROULEZ, 9^e bataillon de chasseurs : officier d'un courage et d'un sang-froid remarquables. A occupé rapidement avec ses mitrailleuses les tranchées conquises à l'ennemi et, grâce à un tir efficace et immédiat, a puissamment contribué à enrayer les contre-attaques acharnées des Allemands.

Lieutenant TAJA, 9^e bataillon de chasseurs : officier de la plus grande bravoure, n'a cessé de faire preuve de belles qualités de caractère. A été tué à son poste de combat dans une tranchée violemment attaquée.

Sous-lieutenant DE LAMOTHE, 51^e d'infanterie : quoique blessé grièvement, a continué à conduire brillamment sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie jusqu'au moment où il fut tué.

Sous-lieutenant LÉCUEY, 87^e d'infanterie : tué le 22 juin, en chargeant en tête de sa section et en poursuivant l'ennemi au delà d'une première ligne de tranchées dont il venait de le chasser.

Sous-lieutenant BIGOT, 87^e d'infanterie : tué le 22 juin, en chargeant bravement en tête de sa section au moment où il atteignait la tranchée ennemie.

Sous-lieutenant HACHE, 9^e bataillon de chasseurs : a chargé brillamment à la baïonnette à la tête de ses chasseurs et a été blessé au moment où, avec ceux-ci, il s'emparait des tranchées allemandes.

Sous-lieutenants FERLICOT, ACHART et PIERRET, 9^e bataillon de chasseurs : officiers de la plus grande bravoure, n'ont cessé de faire preuve de belles qualités de caractère. Ont été tués à leur poste de combat dans une tranchée violemment attaquée.

LA 5^e COMPAGNIE DU 55^e D'INFANTERIE, et son chef le Lieutenant SAUBINO : a défendu sa tranchée attaquée de front et à revers. Cinq fois chassée de ses positions, a cinq fois contre-attaqué et repris le terrain perdu. S'est déjà signalée le 23 novembre 1914, comme une compagnie d'élite, en arrêtant à elle seule une très forte attaque ennemie sur les tranchées de son secteur.

Sous-lieutenant ANDREANI, 112^e d'infanterie : dans la journée du 30 juin, a ramené face à l'adversaire des mitrailleuses retirées des tranchées bouleversées ; a été tué au moment où, regardant par-dessus un talus, il indiquait à ses mitrailleurs la position à occuper et le terrain à battre.

Sous-lieutenant ISNARD, 112^e d'infanterie : le 30 juin, chargé de tenir, avec une poignée d'hommes, un barrage dont son commandant de compagnie lui montrait l'importance, a répondu simplement : « Soyez tranquille, nous saurons maintenir intactes les bonnes traditions de la compagnie. » A succombé sous le nombre avec tous ses hommes.

Sous-lieutenant LONGELLO, 112^e d'infanterie : prévenu que l'ennemi s'avancait en force vers la partie des tranchées qu'il était chargé de défendre, a pris les dispositions les plus judicieuses et les plus rapides pour répondre à cette attaque, ce qui a permis de tenir tête à l'ennemi. A été tué.

Sergent-major RÉGIS, 55^e d'infanterie : a été tué en entraînant bravement sa section à l'attaque.

Sergent CARLES, 55^e d'infanterie : d'un dévouement à toute épreuve et d'une grande énergie. S'est prodigué au cours des derniers combats, dans les endroits les plus menacés, contribuant par son attitude et son activité, à maintenir l'ordre, sous un feu particulièrement violent.

Sergent MASSOL, 55^e d'infanterie : exemple de bravoure et de sang-froid. Tué en entraînant ses hommes sous un feu des plus violents.

Sergent RAYNAUD, 55^e d'infanterie : s'est porté le premier, sous un violent bombardement de minenwerfer, pour dégager des camarades blessés. A été lui-même grièvement blessé.

Soldat NOEL, 112^e d'infanterie : déjà cité à l'ordre pour sa brillante conduite. Le 30 juin, est tombé face à l'ennemi, en faisant, de-

bout, le coup de feu sur un groupe allemand qui menaçait de l'entourer.

Soldat PÉRIER, 55^e d'infanterie : brancardier du plus grand dévouement. Mortellement frappé en se portant au secours d'un camarade enseveli sous un violent bombardement de minenwerfer.

Capitaine BAYET, 80^e d'infanterie : au front depuis le début des opérations. Déjà cité deux fois à l'ordre de la division. D'un courage, d'un zèle à toute épreuve. Blessé mortellement, le 25 mars, au cours d'une reconnaissance faite dans une sape, en avant des tranchées de première ligne.

Sous-lieutenant MARTY, 80^e d'infanterie : officier plein de courage et d'entrain. Chef d'une section non en ligne lors de l'explosion d'une mine française, le 11 juillet, est monté sur la levée de l'entonnoir qui était violemment bombardée, pour repousser, à coups de grenades, les Allemands qui cherchaient à nous empêcher d'organiser cette levée. A été tué en combattant bravement à ce poste dangereux.

Capitaine DE LA ROCHERE, 26^e dragons : blessé le 7 août, a conservé le commandement de son escadron et n'a consenti à se faire soigner que sur les instances de son général.

Lieutenant-colonel DE SAILLY, 3^e de marche de chasseurs d'Afrique : chef de corps des plus distingués, donnant à tous l'exemple d'un dévouement et d'une activité sans bornes, s'étant dévoué au service du pays jusqu'à usure complète, refusant de quitter le front jusqu'au moment où, terrassé par une maladie, il tombait d'épuisement physique.

Abbé DONCOEUR, aumônier, au 35^e d'infanterie : le 16 septembre, aumônier d'une ambulance cernée par les Allemands, a, par la fermeté de son attitude, empêché le massacre des blessés. Rentré d'Allemagne, est reparti de suite pour le front. Le 12 juillet, attaché aux brancardiers d'un régiment, s'est porté, sous un feu violent d'artillerie, sur un poste avancé où des blessés étaient signalés et leur a donné les premiers soins. N'a cessé de faire preuve d'un dévouement inlassable et d'une belle cranerie.

Sous-lieutenant ENGLER, 60^e d'infanterie : le 8 septembre, a conduit courageusement à l'assaut des tranchées allemandes, sa compagnie déjà décimée ; a été grièvement blessé en prenant pied dans la ligne ennemie.

Médecin aide-major LANDRIN, 35^e d'infanterie, adjoint au médecin-chef : s'est occupé, avec une activité inlassable et la plus grande compétence, des travaux d'assainissement et d'hygiène dans le secteur occupé par le régiment aussi bien, sur la ligne de feu que dans les cantonnements du régiment. A obtenu des résultats remarquables, a créé notamment un point d'eau modeste, avec des ressources en eau qui paraissaient précieuses. De plus, aussi crâne qu'il est actif, est toujours le premier à porter secours en première ligne dans les accidents provoqués par la guerre de mine ou les bombardements.

Aspirant DOMENET, 7^e génie : dans la nuit du 4 au 5 juillet, occupé à poser des défenses accessoires et ayant aperçu une patrouille ennemie, s'est élancé seul avec un sergent, mettant en fuite deux Allemands et en tuant un troisième, blessé immédiatement après par un éclat d'obus.

Soldats BELLAERT et RAVEL, 2^e zouaves de marche et BRISNONNET, 292^e d'infanterie : très belle conduite pendant un violent bombardement. Grièvement blessés.

Chef de bataillon COPEL, 133^e d'infanterie : officier superbe d'énergie et d'entrain, d'une activité inlassable ; du 21 au 24 juin, par son coup d'œil et ses brillantes qualités militaires, a su déloger l'ennemi qui lui était opposé de toutes les positions qu'il occupait et s'installer solidement à sa place.

Chef d'escadron GIRIER, 15^e dragons : chargé de défendre un village avec son demi-régiment, s'est porté résolument au galop, sous un feu violent d'artillerie, sur la position qu'il voulait occuper, est tombé mortellement frappé pendant qu'il avait un sang-froid remarquable, il procédait à sa reconnaissance.

Capitaine LEMAYEUR, 68^e bataillon de chasseurs : déjà deux fois blessé et deux fois revenu à sa place de combat, s'est résolument porté en tête de sa compagnie, à travers un terrain difficile et découvert, pour repousser une attaque ennemie ; a été glo-

riement frappé en donnant à tous ses chasseurs l'exemple du devoir et du sacrifice. Médecin-major MONTAUDO, 275^e territorial d'infanterie : officier éprouvé, technicien de premier ordre, fonctionnant depuis cinq mois dans la zone de combat, a toujours maintenu un ordre et un calme parfaits dans ses formations, prodiguant ses soins à tous les blessés, lors des derniers combats, a dirigé deux ambulances avec une distinction et un dévouement remarquables de tous.

Sous-lieutenant GILLET, 152^e d'infanterie : passé, sur sa demande, des cadres de la cavalerie dans l'infanterie, a fait preuve d'une superbe bravoure en se lançant, en tête de sa section, à l'assaut d'une position ennemie forte ment défendue. A été trois fois blessé au cours de l'assaut.

Sous-lieutenant BOISSON, 68^e bataillon de chasseurs : blessé en se portant, avec un entraînement admirable, avec sa section, à l'attaque des forces ennemies menaçant un point de sa ligne, n'a pas quitté son poste de combat, continuant à donner ses ordres avec calme et énergie, jusqu'à ce qu'il tombât mortellement frappé.

Sous-lieutenant VIBERT, 54^e bataillon de chasseurs : excellent officier sous tous les rapports. Grièvement blessé en enlevant brillamment sa section à l'assaut.

Sous-lieutenant BELLON, 54^e bataillon de chasseurs : officier d'un superbe courage, d'une énergie sans pareille, d'une ténacité remarquable, a été grièvement blessé à la fin d'un combat d'une journée entière, au cours duquel il avait fait preuve des plus brillantes qualités militaires.

Sous-lieutenant MESSERER, 54^e bataillon de chasseurs : a fait preuve d'une énergie et d'une opiniâtreté superbes dans une mission délicate qui lui avait été confiée, et au cours de laquelle il a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant CAMBE, 27^e bataillon de chasseurs : par son courage, son énergie et son entraînement au-dessus de tout éloges, a su prendre sur sa troupe un ascendant moral indescriptible : est arrivé ainsi, au cours d'un combat et malgré des feux convergents de toutes parts, à faire tomber entre nos mains des organisations ennemies très fortement défendues.

Sous-lieutenant DUVOIS, 152^e d'infanterie : prenant le commandement de sa compagnie sous le feu de l'ennemi, avec une activité extraordinaire, l'a immédiatement réorganisée et a donné le plus bel exemple de courage en s'engageant le premier à l'assaut des tranchées ennemies : atteint de cinq blessures, a conservé son commandement.

Adjudant FÉROUD, escadron M. S. 49 : seul sur son appareil, engagé au combat avec un « aviatik » puissamment armé et monté par deux passagers, l'a abattu à portée de nos lignes après une lutte très vive où il a fait preuve d'une audace et d'une habileté au-dessus de tout éloges.

Adjudant GANDEF, 68^e bataillon de chasseurs : ayant reçu l'ordre de se fortifier sur une position conquise, a réussi, malgré un bombardement intense, à remplir sa mission, prêtant à tous l'exemple jusqu'à la mort.

Adjudants CLERRET et ETIENNE, 152^e d'infanterie : sous-officiers modèles d'énergie, de courage et de dévouement, ayant fait preuve d'une bravoure héroïque aux combats des 15 et 18 juin, au cours desquels ils trouvèrent une mort glorieuse.

Adjudant MEMBRE et aspirant GUYOT, 152^e d'infanterie : d'une énergie à toute épreuve, se sont élancés en tête de leurs sections à l'assaut d'une position ennemie fortement défendue, les ont fait avancer jusqu'aux réseaux de fils de fer où ils tombèrent blessés.

LE 1^{er} BATAILLON DE CHASSEURS-A PIED : a brillamment contribué le 24 août 1914 au succès d'un combat au cours duquel il a enlevé à l'ennemi le premier drapeau, ce qui a valu au drapeau des chasseurs l'attribution de la médaille militaire.

Adjudant JACQUES, 59^e d'artillerie : sous-officier hors ligne. Très grièvement blessé à l'épaule et au bras le 21 août, a maintenu dans le plus grand calme le personnel de sa section sous un feu intense d'obusiers allemands. N'a quitté son poste que sur l'ordre formel de son chef d'escadron.

LA COMPAGNIE 13/12 DU 7^e GÉNIE : sous le commandement de ses chefs, le capitaine ANPOINE et le sous-lieutenant CHABAS, a fourni un travail ininterrompu pendant

80 jours construisant près de 7.000 mètres de sapes ou parallèles en première ligne, et 3.000 mètres de réseaux de fil de fer sous un feu violent. A contribué à l'organisation d'un secteur important conquis à l'ennemi. Dans les circonstances les plus difficiles et malgré des pertes continuelles, est resté toujours dans la main de ses chefs en conservant un moral parfait.

Adjudant CARRÉ, 119^e d'infanterie : sous-officier modèle ; a brillamment conduit sa section dans une attaque de nuit. Est tombé mortellement blessé au moment où il pénétrait le premier dans la tranchée ennemie.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Médecin-major VERDELET : a été victime au cours d'un pansement d'une piqûre anatomique qui a mis, par suite d'état septicémique, ses jours en danger.

Sous-lieutenant DAUBINE, 342^e d'infanterie : maintenant sa section de puis plusieurs heures avec la plus grande énergie dans une tranchée entourée d'Allemands, le 19 mars 1915, quand il reçut une grenade à bout portant. A été amputé des deux jambes.

Capitaine DOUDINOT DE LA BOISSIÈRE, 153^e d'infanterie : a toujours été noté comme excellent officier. S'est montré, depuis le début de la campagne, plein d'entrain et d'activité dans le commandement d'une compagnie, puis, pendant plusieurs semaines, d'un bataillon. A pris part, avec un sentiment très élevé du devoir, à tous les combats jusqu'au jour où il est tombé malade.

Capitaine LAPORTE, 69^e d'infanterie : le 20 août 1914, quoique ayant perdu la moitié de l'effectif de sa compagnie, a tenu sur la position jusqu'à la dernière minute. Le 26 août 1914, malgré un feu nourri, a par son courage et son sang-froid brisé l'élan d'une contre-attaque allemande. A été grièvement blessé et, depuis, a un bras atrophié.

Sous-lieutenant GOUJON, 168^e d'infanterie : blessé grièvement par cinq éclats de torpille, le 17 juin 1915, n'a pas voulu quitter la tranchée avant que les blessés de sa section n'aient été transportés et malgré ses blessures, a dirigé les premiers travaux pour dégager ses hommes à demi ensevelis dans un abri. S'est fait constamment remarquer depuis le début de la campagne, par son audace, son entraînement et son absolu mépris du danger. A été amputé de la cuisse gauche.

Capitaine GIUDICI, 173^e d'infanterie : n'a cessé de se multiplier durant le combat du 14 juillet 1915 pour enlever son monde et remettre un peu d'ordre dans sa compagnie, dont les cadres avaient été éprouvés. Blessé à l'arcade sourcilière, n'a pas quitté son poste, a eu une conduite au-dessus de tout éloges.

Capitaine RAYNEAUX, 131^e d'infanterie : au cours des contre-attaques exécutées par les unités de son bataillon, le 13 juillet 1915, a fait preuve d'une bravoure calme et d'un grand sang-froid ; a été déjà cité à l'ordre de la division par son attitude énergique dans le combat du 16 février 1915 où il a été blessé ; est revenu sur le front, sur sa demande, à peine guéri.

Sous-lieutenant ALBOUY, 97^e d'infanterie : blessé grièvement le 3 octobre 1914, en se portant sous un feu violent, avec sa compagnie au secours d'une compagnie voisine fortement pressée par l'ennemi.

Lieutenant DE CAUMIA BAILLENX, 167^e d'infanterie : blessé le 30 octobre 1914 et revenu sur le front, a brillamment entraîné sa section le 29 mars 1915, à l'attaque d'une tranchée ennemie, y a fait des prisonniers. Quoique atteint de deux blessures, n'a pas voulu se faire panser avant d'avoir assuré le commandement de sa section.

Sous-lieutenant RIBOT, 14^e bataillon de chasseurs : très bon officier. Chargé d'une mission très périlleuse, s'en est acquitté avec la plus calme bravoure. Très grièvement blessé le 20 juillet 1915.

Sous-lieutenant NÉGRETE, 14^e bataillon de chasseurs : très bon officier. Grièvement blessé le 20 juillet 1915. Perte de l'œil gauche.

Sous-lieutenant CORNILLON, 11^e bataillon de chasseurs : sous-officier de premier ordre, s'étant déjà distingué au Maroc. Adjudant du groupe des éclaireurs du bataillon, a contribué tout particulièrement, par son entraînement intrépide, son exemple et son ascendant à faire de ce groupe une troupe ardente et rompu aux patrouilles et aux opérations de nuit. Cité à l'ordre de l'armée pour avoir, au cours de six nuits consécutives, effectué, en tête de sa patrouille d'éclaireurs, des pointes hardies. Déjà blessé deux fois. Le 7 août 1915, comme sous-lieutenant, a défendu, pendant toute l'attaque, un boyau que cherchait à forcer une forte troupe ennemie. A coups de pétards, l'a arrêtée et poursuivie jusqu'au blockhaus ennemi dans les embrasures duquel il a personnellement jeté des poignées de pétards. Très grièvement blessé au cours de cette pointe offensive hardie.

Lieutenant TEMPOAL, 11^e bataillon de chasseurs : officier d'élite, guerrier dans l'âme, remarquable par son indomptable énergie, sa vigueur physique et morale, son entraînement, son dévouement à toute épreuve, son ascendant sur ses chasseurs. Déjà blessé trois fois et cité à l'ordre de la division, du corps d'armée et de l'armée. Aux combats du 17 juin 1915, a enlevé sa troupe dans un superbe assaut à la baïonnette contre les abords d'un village dont il s'est emparé. A l'attaque du 29 juillet 1915, commandant la compagnie de droite de la première ligne d'assaut a superbement enlevé ses chasseurs au chant de la Sidi-Brahim et aux cris de : « En avant ». Malgré un feu épouvantable qui lui a causé des pertes sensibles, a entraîné ses hommes d'un bond dans le bois et les y a maintenus pendant 36 heures contre le réseau de fils de fer ennemi. A quelques mètres d'une tranchée garnie de chevaux de frise, sur le parapet de laquelle se tenaient coudes à coudes des chasseurs à pied de la garde ennemie. A fait passer au commandant de l'autre compagnie de première ligne, ce billet d'un laconisme épique : « Je suis sur des fils de fer, je suis blessé par balles, retranchons-nous sur place, les Boches ne nous délogeront pas. Vive la France. » Blessé à la tête est resté sur place en dirigeant le feu de ses chasseurs ; a repoussé au chant de la Marseillaise et par un tir à genou une grosse contre-attaque déboulant de la tranchée ennemie ; aux commotions de se rendre, a répondu et fait répondre par un mot bref, énergique et digne des descendants des héros de Sidi-Brahim et par un redoublement de fusillade et de grenades. Par son commandement énergique et son exemple entraînant, a exalté et maintenu au plus haut point le moral de ses chasseurs, qui lui avaient juré de tenir jusqu'au dernier et qui ont tenu parole.

Chef de bataillon BELLEGRIN, 359^e d'infanterie : excellent officier ; présent aux armées depuis le début de la campagne. A obtenu quatre citations. A reçu cinq blessures à l'attaque du 27 juillet 1915, au moment où il allait, sous un feu violent, prendre le commandement d'un bataillon dont le chef venait d'être tué.

Lieutenant DOLIGEY, 30^e bataillon de chasseurs : très remarquable officier, tant par sa valeur morale que par ses aptitudes au commandement. Blessé pour la troisième fois, le 22 juillet 1915, en entraînant sa troupe à l'assaut.

Capitaine GARNIER, 12^e bataillon de chasseurs : a conduit l'assaut de sa compagnie, sous un feu violent, avec un courage remarquable. Blessé à deux reprises différentes, a dirigé toute la nuit, sous un feu incessant, l'organisation défensive et a repoussé au lever du jour une violente contre-attaque. Isolé un moment donné avec une poignée de ses chasseurs, leur a fait chanter la Marseillaise et rallié ainsi le reste de la compagnie. Officier de l'armée territoriale, passe sur sa demande dans un bataillon de chasseurs d'active, n'a cessé dans toute occasion de faire preuve d'un allant au-dessus de tout éloges, officier d'un rare mérite.

Capitaine DENIS, 14^e bataillon de chasseurs alpins : arrivé au bataillon le 20 juillet 1915, venant du Tonkin, a pris immédiatement le commandement d'une compagnie qu'il menait le lendemain très brillamment au feu. Par sa belle attitude, a conquis en quelques heures la confiance de sa compagnie. A été grièvement atteint.

Capitaine Weiss, 359^e d'infanterie : au combat du 8 juillet 1915, son chef de bataillon

ayant été mortellement frappé, a pris le commandement de son bataillon et l'a conduit à l'attaque d'une façon particulièrement brillante ; a été blessé grièvement.

Chef de bataillon ROUCHON, 359^e d'infanterie : excellent officier. Présent aux armées, sans interruption depuis le début de la campagne. A été blessé le 17 avril 1915 ; a refusé d'être évacué. Vient de mettre en valeur, une fois de plus, ses qualités d'activité, d'entrain et d'énergie.

Capitaine BERGE, 70^e bataillon de chasseurs : officier aussi modeste que méritant. Au combat du 20 juillet 1915 a déployé sa compagnie avec une fermeté et une décision remarquables. Atteint d'une blessure peu grave mais très douloureuse est resté à son poste, a rétabli l'ordre dans sa compagnie éprouvée et organisé immédiatement le terrain conquis.

Capitaine HUBERT, 120^e bataillon de chasseurs : excellent commandant de compagnie. Blessé le 27 juillet 1915 après avoir, d'un « lan superbe », conduit sa compagnie à l'attaque, occupé son deuxième objectif et fait une centaine de prisonniers. Avait déjà été blessé antérieurement à cette date.

Lieutenant BELLEL, 31^e d'artillerie : blessé pour la troisième fois le 20 juillet 1915. Toujours préoccupé de son service, ardent au combat, se multipliant sur les positions de batterie pour assurer le tir de ses pièces, donnant à tout instant un superbe exemple de dévouement et de mépris du danger.

Lieutenant de SÈRE-TELMON, 1^{er} d'artillerie de montagne : officier de valeur exceptionnelle. A fait de sa batterie un instrument de combat d'une souplesse et d'une précision tout à fait remarquables ; personnellement brave jusqu'à la témérité, ardent au combat, ou il est dans son élément. Au cours des opérations entreprises par sa division, le 20 juillet 1915, a rendu des services exceptionnels, soit en détruisant des organes de flancement ennemis et en contre-battant l'artillerie légère avec ses pièces qu'il ne craignait pas de sortir de leurs abris, soit en sollicitant et en exécutant des missions de reconnaissance très dangereuses.

Sous-lieutenant ALBERT, 339^e d'infanterie : sergent-major rengagé au début de la campagne. Blessé grièvement (poumon gauche perforé), le 25 août 1914. Blessé à nouveau le 23 juin 1915. N'a pas voulu être évacué. Les 26 et 27 juillet 1915 à l'attaque des lignes ennemies, a maintenu sa compagnie pendant trente-six heures sous un bombardement très intense, malgré des pertes sévères, donnant à tous l'exemple d'un calme et d'un courage inébranlables.

Lieutenant GALAIS, 14^e bataillon de chasseurs alpins : officier remarquable, d'une belle intelligence et d'une superbe bravoure. Cité à l'ordre de l'armée au début de la campagne. Bien que blessé, est allé au feu les 20, 22 et 26 juillet 1915, avec la main en écharpe, donnant à ses chasseurs un magnifique exemple. A été de nouveau blessé à leur tête.

Capitaine MARTIN, 15^e bataillon de chasseurs : sous un bombardement d'une extrême violence, dans une tranchée de départ, s'est exposé sans compter pour maintenir le calme parmi une jeune troupe engagée pour la première fois. A été grièvement blessé.

Médecin-major CAPMAS, ambulance alpine 1/75 : d'une activité et d'une énergie à toute épreuve unit les plus solides qualités professionnelles et d'organisation à une belle humeur et un courage manifeste qu'il sait communiquer à ceux qui l'entourent depuis le début de la campagne. Lors des combats des 20 juillet 1915 et jours suivants, médecin chef du service de l'avant à sa division, a pleinement assuré, avec sa formation son œuvre d'évacuation et de soins aux blessés graves dans les conditions les plus difficiles et sous le feu de l'ennemi.

Capitaine MARION, 30^e bataillon de chasseurs : blessé grièvement près des réseaux ennemis en entraînant sa compagnie à l'assaut. Remarquable commandant de compagnie, avait fait de son unité une véritable troupe d'élite.

Médecin-major BORIE, 15^e bataillon de chasseurs : médecin d'une bravoure remarquable, déjà cité à l'ordre de la division, s'est signalé brillamment au cours des dernières opérations, notamment le 1^{er} août 1915, lors d'un bombardement violent qui a complètement détruit son poste de secours et au

cours duquel il a réussi à sauver par son sang-froid la plupart de ses blessés.

Lieutenant BOUTELOUP, 59^e territorial d'infanterie : officier solide, vigoureux et énergique. Belle attitude au feu. Toujours prêt à payer de sa personne.

Lieutenant SCILLIER, 11^e bataillon de chasseurs : jeune officier très brillant, plein d'ardeur, remarquable par son sang-froid et son au-lace. Le 29 juillet 1915, à l'assaut de la position ennemie, chargé de déboucher en haut garde avec son peloton, l'a superbement enlevé malgré un feu épouvantable de mousqueterie et de mitrailleuses qui a fauché la tête de colonne, et l'a maintenu stoïquement sur place par son énergie et son exemple. Profitant de la ruée d'une seconde ligne d'assaut, a enlevé de nouveau son peloton jusqu'au bois et a poussé personnellement jusqu'à la première ligne où il a pris un fusil et fait le coup de feu contre les fils de fer ennemis à 15 mètres de la tranchée allemande. Le 5 août 1915, sa compagnie chargeait pour repousser une attaque ennemie qui avait pénétré dans la tranchée et débouchait par les boyaux, a entraîné son peloton par l'exemple de la plus intrépide bravoure et l'a maintenu sans broucher dans la tranchée reconquise sous un épouvantable bombardement.

Lieutenant DAVAL, 15^e bataillon de chasseurs : commandant une compagnie, l'a entraîné brillamment à l'assaut jusque dans la tranchée ennemie, où il a été grièvement blessé.

Sous-lieutenant JACQUEMIN, 27^e bataillon de chasseurs : officier d'une bravoure et d'un courage admirables. Grièvement blessé le 27 décembre 1914, a insisté pour revenir sur le front avant complète guérison. Le 4 août 1915, son capitaine venant d'être tué au cours d'une contre-attaque, s'est précipité en tête de la compagnie, l'a enlevée malgré des pertes très sévères, jusqu'à la tranchée dont l'infanterie allemande venait de s'emparer et a obligé l'ennemi à la retraite en lui infligeant de fortes pertes et en faisant des prisonniers.

Capitaine JOULAIN, 1^{er} rég. d'artillerie lourde : a amené sa batterie à un remarquable degré d'entraînement et a pu ainsi, au cours des opérations de sa division, depuis le 20 juillet 1915, exécuter soit des tirs de destruction dans des conditions techniques exceptionnellement difficiles, soit des tirs de barrage avec une rapidité et une efficacité dignes de tout éloges.

Capitaine NORMAND, 62^e bataillon de chasseurs : cité à l'ordre de l'armée. Officier du plus grand mérite qui a toujours fait preuve d'énergie et d'allant. Très grièvement blessé le 21 mars 1915 en entraînant sa compagnie à l'attaque, malgré un feu violent d'artillerie et d'infanterie. A perdu l'usage d'une jambe.

Sous-lieutenant GUEUGNON, 54^e bataillon alpin de chasseurs : a brillamment entraîné à la tâche sa section, puis des éléments de corps différents. Le 29 juillet 1915, a été grièvement blessé. Amputé de la jambe gauche.

Sous-lieutenant VAILLÉ, 14^e bataillon de chasseurs alpins : officier énergique qui s'est signalé à différentes reprises. Le 20 juillet 1915, a pris part à une brillante attaque au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Amputé du bras gauche.

Capitaine GIRAUD, 54^e bataillon de chasseurs : inspecteur de la milice indigène en Indo-Chine, est revenu pour servir. A toujours fait preuve d'un entraînement et d'une belle humeur sans défaillance ; a brillamment commandé sa compagnie au feu le 20 juillet 1915. A reçu trois blessures ; n'a voulu être évacué qu'après ses chasseurs.

Lieutenant JOMAIN, 54^e bataillon alpin de chasseurs : commandant sa compagnie depuis le début de la guerre. En a fait un excellent outil de guerre. S'est particulièrement fait remarquer le 5 août 1915 par son esprit de décision et de bravoure en enlevant sa compagnie à la contre-attaque. Une citation à l'ordre de la division. Une citation à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant PARADIS, 120^e bataillon de chasseurs : ancien adjudant de l'active, engagé pour la durée de la guerre (48 ans). Chef de section remarquable d'entrain et d'énergie. Blessé grièvement à quelques pas d'une tranchée ennemie, en tête de la section qu'il avait entraînée avec la plus grande bravoure.

Chef de bataillon BLOCH, commandant le génie d'une division : a rendu, dans la période du 20 juillet au 20 août 1915, les meilleurs services dans les conditions les plus difficiles.

Capitaine TRÉNOZ, 17^e d'infanterie : excellent commandant de compagnie, homme de devoir, brave et énergique. Blessé le 2 août 1914, puis le 20 octobre suivant, a chaque fois demandé à rejoindre son régiment sur le front. Blessé grièvement le 1^{er} août 1915 en entraînant sa compagnie, blessure qui a nécessité l'amputation de l'avant-bras droit.

Sous-lieutenant ROCHE, 100^e d'infanterie : officier très courageux, toujours prêt pour accomplir les missions délicates. Blessé grièvement le 18 mai 1915, en exécutant une reconnaissance à proximité des lignes ennemies. Désarticulation de la jambe.

Capitaine CHARON, 159^e d'infanterie : officier d'une bravoure qui n'a d'égale que sa modestie. En mai 1915, a contribué à établir (opérations du 17 au 28 septembre 1914, combat du 3 octobre 1914) à rétablir la situation par son énergie et l'exemple de son sang-froid. Le 13 octobre, son chef de bataillon tué et bien qu'étant lui-même très grièvement blessé, a sous une canonnade et une fusillade intenses, continué à assurer la direction des opérations dans un secteur particulièrement menacé et n'a passé le commandement à son successeur qu'après avoir pris toutes les dispositions utiles.

Lieutenant BAZERQUE, 56^e d'artillerie : officier d'une conscience, d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve. Le 2 août 1914, a pris le commandement de sa batterie sous le feu de l'ennemi, son capitaine étant grièvement blessé, et a continué le tir avec énergie. En novembre 1914, étant observateur aux tranchées, est monté sur le toit d'une maison, sous un feu violent de fusils et de canons. Un obus avait incendié la maison, a dû sauter à terre se faisant de graves blessures. Ne s'est laissé évacuer que sur l'ordre de son colonel.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Adjudant-chef JEANGORGES, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier précédemment cité à l'ordre de l'armée pour sa grande bravoure. A montré le 20 juin 1915, une initiative et une audace dignes de tout éloges en rejetant avec sa section un détachement ennemi qui tombait sur le flanc de l'attaque française. A été blessé au cours de l'action.

Adjudant GAY, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'un calme et d'un courage remarquables sous le feu, cité plusieurs fois à l'ordre pour sa belle conduite, notamment le 10 août, à l'ordre de l'armée. Blessé grièvement le 14 juin 1915 au moment où, avec vigueur et audace, il lançait sa demi-section à l'assaut d'une position ennemie.

Adjudant MAUGEY, 15^e bataillon de chasseurs : blessé très grièvement le 21 juin en dirigeant le tir d'une section de mitrailleuses.

Sergent CARLIER, 15^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'une réelle valeur, exerçant une grande influence sur ses hommes. Blessé grièvement au combat du 14 juin 1915 en entraînant ses hommes sous un feu violent de mitrailleuses.

Capitaines JACQUIN, ARDOUIN et GAND : 15^e bataillon de chasseurs : éclaireurs et bombardiers de compagnie, se sont précipités à l'assaut des tranchées ennemies avec le plus complet mépris de la mort, ont réussi à détruire la plus grande partie d'un puissant réseau de fils de fer, en donnant un superbe exemple de courage et d'énergie aux chasseurs.

Soldat LONGCHAMP, 15^e bataillon de chasseurs : de sa propre initiative, s'est, sous un feu violent, élancé le premier pour couper un réseau de fil de fer ennemi. A été blessé grièvement.

Soldat BONNET, 15^e bataillon de chasseurs : seul rescapé d'une troupe d'attaque qui, arrivée sur le parapet d'une tranchée ennemie, avait préféré mourir plutôt que de se rendre. Grièvement blessé, s'est pansé lui-même et, blotti parmi les morts, a attendu deux jours le secours de ses camarades.

Soldat DEVEDEUX, 15^e bataillon de chasseurs : patrouilleur très courageux. A été blessé grièvement sous bois, en avant d'une position ennemie qui venait d'être enlevée. Est revenu seul en arrière et a donné un bel exemple de courage à ses camarades en supportant vaillamment ses blessures et en attendant vingt-quatre heures l'arrivée des brancardiers.

Soldat BERAUD, 15^e bataillon de chasseurs : s'est porté bravement, le 14 juin 1915, jusqu'au réseau de fils de fer ; a continué à faire le coup de feu, bien que blessé sérieusement à la jambe ; a répondu à ses camarades qui voulaient l'emporter : « Emportez d'abord les autres ; moi, je peux tenir encore. » A fait la même réponse aux brancardiers quelques instants plus tard.

Soldat MOUTON, 15^e bataillon de chasseurs : pendant le nettoyage d'une tranchée ennemie, a tué 10 Allemands ; blessé, a continué à faire le coup de feu et a ramené en arrière, après le combat, son chef de section blessé.

Soldat LE SOYMER, 164^e d'infanterie : s'est présenté comme volontaire pour exécuter une reconnaissance dangereuse. A été amputé de la cuisse droite.

Caporal WALINE, 165^e d'infanterie : le 1^{er} septembre 1914, à l'attaque d'un bois, s'est employé avec son sergent à rassembler sa section privée de son chef. A eu la cuisse droite fracassée par une balle. Est resté quarante huit heures sur le terrain. A été amputé de la cuisse.

Sergent JOBERT, 324^e d'infanterie : blessé le 7 septembre 1914, en tête de sa demi-section, alors qu'il marchait à l'attaque sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie. Avait en plusieurs circonstances fait preuve du plus grand sang-froid et d'un grand mépris du danger. A subi l'amputation de la cuisse droite.

Soldat LECLERC, 324^e d'infanterie : étant aux avant postes avec sa section, est sorti de la tranchée sous un feu violent de l'artillerie pour se porter en avant dans le but de faire une reconnaissance et a été frappé en tête de sa troupe qu'il conduisait avec entrain et énergie. Soldat très brave au feu. A subi l'amputation de la cuisse droite.

Soldat BOUET, 324^e d'infanterie : blessé dans un combat en recevant l'ordre de se porter en avant pour occuper une tranchée. A toujours fait preuve de zèle, de courage et d'énergie. A subi l'amputation de l'épaule gauche.

Caporal FACON, 351^e d'infanterie : blessé une première fois le 25 août 1914, blessé à nouveau le 17 septembre 1914 au moment où sa compagnie se portait à l'assaut des tranchées ennemies. Belle conduite au feu. A subi avec une énergie extraordinaire l'amputation d'une jambe.

Soldat POUPAERT, 351^e d'infanterie : bon soldat, s'est toujours bien conduit ; faisait partie, le jour où il a été blessé, de la compagnie qui avait le principal rôle dans une attaque. Grièvement blessé, a montré de l'endurance et a dû subir l'amputation de la jambe gauche.

Sergent POULAIN, 351^e d'infanterie : a commandé une section dès le début de la campagne ; a toujours fait preuve de courage et d'énergie. Frappé à la tête de sa section par un obus, a été très grièvement blessé et a fait preuve d'une endurance tout à fait exemplaire. A subi l'amputation d'une main.

Caporal IOLAS, 45^e territorial d'infanterie : excellent sujet, ayant beaucoup d'action sur ses hommes ; s'est très bien conduit depuis le commencement de la guerre jusqu'au jour où il a été blessé. A perdu l'œil gauche.

Soldat GODFRAIN, 46^e territorial d'infanterie : grièvement blessé à la tête par un éclat d'obus au combat du 14 décembre 1914. A montré un grand courage en restant à son poste jusqu'à la fin de l'action. A perdu l'œil droit par suite de ses blessures.

Canonnière LABOUCHE, 5^e d'artillerie à pied : a montré un courage exemplaire pendant le bombardement du 8 décembre 1914, encourageant ses camarades par son ardeur au tir et sa bonne humeur. A été blessé très grièvement d'un éclat d'obus à la jambe, blessure qui a nécessité l'amputation de ce membre.

Soldat COURTEMANCHE, 168^e d'infanterie : lors de l'attaque du 1^{er} mai 1915, s'est élancé un des premiers hors de la tranchée ; a entraîné ses camarades par son exemple courageux, a été grièvement blessé. A fait preuve

en toutes circonstances du plus grand courage et du plus grand dévouement. Troisième blessure, est devenu complètement aveugle.

Caporal EUDES, 147^e d'infanterie : au cours d'une attaque allemande, le 31 octobre 1914, a fait preuve de sang-froid et d'un réel courage, en maintenant son escouade sous un feu terrible jusqu'au moment où il a été très grièvement blessé. A été amputé de la jambe gauche et de la main gauche et a eu la jambe droite gravement atteinte.

Adjudant MILLON, 169^e d'infanterie : sous-officier très énergique et d'un sang-froid remarquable. Blessé grièvement au cours d'une contre-attaque, a conservé le commandement de sa section pendant toute la durée de l'action et ne s'est laissé transporter à l'arrière qu'après la réorganisation de la position qu'il occupait.

Soldat HUTIN, 188^e d'infanterie : modèle d'allant et de bravoure, s'est distingué en toutes circonstances. Étant, le 1^{er} mai, en qualité d'agent de liaison du commandant de compagnie, chargé de transmettre une demande de renforts au commandant du sous-secteur a accompli son service sous un bombardement intense. A été atteint d'une grave blessure. A perdu un œil.

Adjudant-chef MARCHAND, 167^e d'infanterie : s'est élancé à la tête de sa section à l'assaut d'une première ligne de tranchées allemandes, sous le feu d'une mitrailleuse dont il s'est emparé. S'est précipité à l'assaut de la deuxième ligne, en a chassé l'ennemi et a organisé la position sous un violent bombardement d'artillerie lourde.

Sergent LOMBARD, 169^e d'infanterie : au combat du 30 mai 1915 s'est porté courageusement à l'assaut d'une tranchée ennemie sous un feu excessivement violent, a sauté un des premiers dans cette tranchée, abattant de sa main un officier et plusieurs soldats allemands qui la défendaient, a en outre, avec l'aide de trois hommes fait une dizaine de prisonniers, dont un officier.

Sergent MAS, 316^e d'infanterie : a brillamment conduit sa demi-section à l'assaut de deux lignes successives de tranchées ennemies et s'en est emparé. A été blessé en atteignant la seconde ligne.

Adjudant DESFRANCOIS, 169^e d'infanterie : a défendu un barrage de boyau avec acharnement. Légèrement blessé une première fois, est resté à ce poste dangereux ; ne l'a quitté que le bras brisé par un projectile ennemi.

Sergent SALAUN, 167^e d'infanterie : s'est toujours fait remarquer depuis le début de la campagne par sa belle conduite au feu et son mépris absolu du danger. Le 8 juin 1915 s'est porté vaillamment à l'assaut en entraînant ses hommes. A été grièvement blessé à la main, avait déjà été blessé au mois de mars.

Adjudant-chef LAGRANGE, 1^{er} d'infanterie coloniale : vieux serviteur. Le 14 juin 1915 a été blessé et enseveli sous un éboulement provoqué par l'explosion d'une mine au moment où après deux explosions précédentes il se portait avec sa section sur le point le plus dangereux de la ligne.

Caporal RENOD, 1^{er} d'infanterie coloniale : gradé d'une extrême bravoure allant parfois jusqu'à la plus folle audace. Le 14 juin 1915, à la suite de l'explosion de trois mines ennemies, s'est porté, muni de pétards et de grenades, sur le point le plus bouleversé de notre ligne pour en interdire l'accès à l'ennemi. Soumis à un feu violent, est resté à ce poste jusqu'au moment où, les vêtements en lambeaux, il fut jeté à terre et grièvement blessé par l'explosion d'une bombe.

Soldat JUHEL, 2^e d'infanterie coloniale : a été grièvement blessé, le 18 janvier 1915, par un éclat d'obus qui l'a atteint aux deux cuisses. Brillante conduite au feu. A été cité à l'ordre du régiment pour avoir dégagé, le 29 novembre 1914, son commandant de compagnie aux prises avec un officier allemand.

Soldat CHRISTIEN, 2^e d'infanterie coloniale : s'est distingué par sa bravoure dans un assaut à la baïonnette, au cours du combat du 18 novembre 1914, au cours duquel il a été grièvement blessé. A été amputé du bras droit et a perdu l'œil gauche.

Soldat PETIOT, 2^e d'infanterie coloniale : s'est fait remarquer par son entrain au cours de l'assaut effectué le 18 novembre 1914 sur une tranchée allemande et a été grièvement blessé à la jambe par une bombe alors que avec sa section il occupait la tranchée conquise. A été amputé de la cuisse gauche.

Sergent MAGUET, 3^e groupe d'escadrilles de bombardement : excellent pilote qui a exécuté de nombreuses expéditions de bombardement. Atteint, le 21 juin, au-dessus de l'ennemi, par un shrapnell qui le blesse et détériore son moteur, réussit grâce à son sang-froid et à son habileté à ramener son avion dans nos lignes.

Sergent JUPIN, réserve générale d'aviation : a fait sept ans et demi de service dont deux et demi à Madagascar. Excellent pilote, au front du 15 septembre 1914 au 18 mai 1915 : s'est toujours distingué par sa maîtrise de pilote et son courage militaire. A été grièvement blessé dans un accident d'avion.

Brigadier VASSEUR, 27^e dragons : a donné à deux reprises les preuves de la plus grande bravoure et de la plus réelle énergie. Fait prisonnier le 31 août 1914, a réussi à sortir des lignes allemandes. Aux tranchées en janvier 1915, a fait preuve d'une grande audace en allant patrouiller sous le feu des sentinelles jusqu'au réseau de fils de fer ennemi.

Sergent STUFFELL, 65^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre à l'âge de cinquante-trois ans, a été blessé grièvement à la tête de sa section. A refusé de se laisser emporter et est resté sur place en criant à ses hommes : « En avant ! En avant ! »

Sergent LALECHERE, 140^e d'infanterie : sous-officier énergique ayant toujours eu une belle attitude au feu. Le 10 juin 1915, une patrouille allemande ayant assailli, munie de pétards, le poste de barrage fourni par sa demi-section dans un boyau s'est porté au devant de cette patrouille pour la repousser et a reçu une blessure qui a nécessité l'amputation du bras droit.

Soldat GAUTIER, 64^e d'infanterie : venant du 11^e escadron du train, pour remplacer un conducteur de voitures de ravitaillement et sachant que ce dernier était père de famille, s'est offert spontanément pour aller dans la tranchée à sa place. Très belle conduite au feu à l'attaque du 7 juin, où il a été très grièvement blessé. A été amputé d'un bras.

Soldat BORNE, 41^e d'infanterie coloniale : a été grièvement blessé le 29 septembre 1914, au cours d'un violent bombardement. A été amputé de la jambe droite. S'est bravement conduit à tous les combats auxquels il a pris part et s'est fait remarquer par son ardeur et son énergie.

Sergent ANDRÉ, 2^e zouaves de marche : au cours de l'attaque du 6 juin 1915, a été remarquable de bravoure et de sang-froid. A été blessé très grièvement en organisant les tranchées conquises. A dû subir l'enucléation de l'œil droit.

Adjudant DIGARD, 3^e zouaves de marche : déjà cité à l'ordre de la brigade. D'une bravoure exemplaire, toujours sur la brèche. Grièvement blessé au cours d'un combat de grenadiers où il donnait l'exemple et obtenait peu à peu l'avantage. A subi l'amputation du poignet.

Soldat MAREYNAT, 321^e d'infanterie : excellent soldat qui a toujours donné la plus entière satisfaction. Grièvement blessé, le 20 juin 1915, alors qu'il était tout à son devoir, guettant la tranchée ennemie et méprisant le danger qui, à ce moment, était grand, le point où il se trouvait étant dans une zone particulièrement battue par les obus et par les bombes de minenwerfer. A été amputé de la cuisse gauche.

Adjudant-chef ARTIGUES, 217^e d'infanterie : blessé grièvement à la tête de sa section au cours d'une attaque de nuit. S'est affaissé en disant : « Les tranchées boches d'abord, moi après. »

Sergent CRUMIÈRE, 217^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut des tranchées avec un allant absolument remarquable.

Claireon DUPIEUX, 217^e d'infanterie : au cours de l'attaque de nuit du 19 au 20 juin 1915, restant seul clairon d'une compagnie d'attaque, a sonné la charge en se précipitant d'une façon si furieuse dans la brèche qu'il a entraîné avec sa compagnie tous les éléments voisins, grisés par sa farouche sonnerie.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.